Montignies Saint Christophe

Dans la tourmente
Du mois d'août 1914

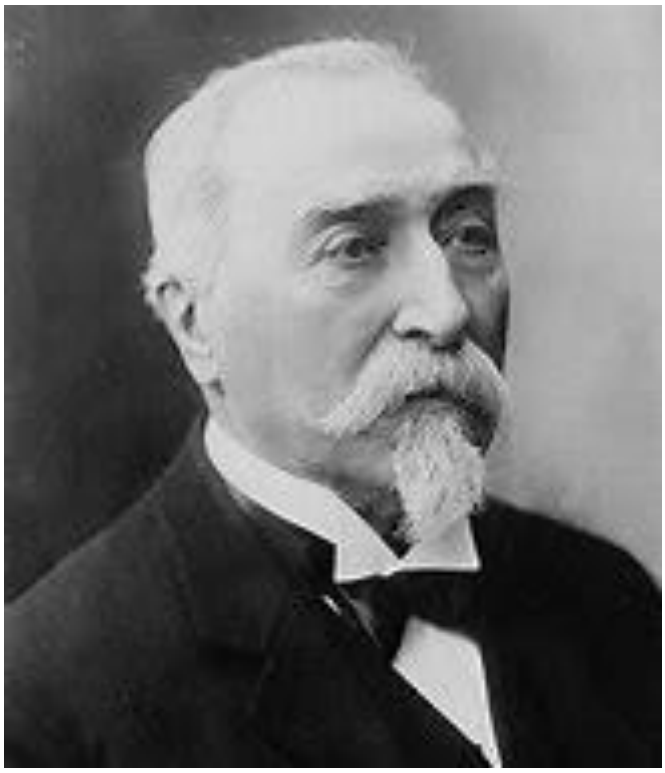




Récits du Chanoine Mesguen - Du journaliste Irvin S. COBB
Le Journal La Région 1915 -
Illustration Christian Warzée

En France, au début du XXe siècle, la politique anticléricale menée par le Gouvernement d'Emile Combes, va aboutir en 1904 à l'interdiction d'enseignement à toute Congrégation religieuse. La loi du 3 juillet 1905 sur la séparation de l'Eglise et l'Etat est votée après de nombreux amendements. Elle reconnaît la liberté de conscience et le libre exercice des cultes mais n'en salarie ni n'en subventionne aucun.
En 1907, les Ursulines seront réduites à chercher un refuge sur une terre étrangère où les exilaient les lois de 1901 et 1904. Elles seront finalement expulsées de leur couvent de Saint-Pol-de Léon, en Bretagne, le 12 décembre 1907.
De nombreux parents ont alors souhaité que leurs enfants accompagnent et poursuivent leur scolarité auprès de ses Sœurs Ursulines durant leur séjour à Montignies Saint Christophe.

Dans un livre intitulé « Trois cents ans d'apostolat » et écrit par le Chanoine Mesguen en 1929, j'ai eu le plaisir de découvrir la description quasi au jour le jour de tout ce qui se déroula à Montignies et environs, durant le mois d'août 1914.
Christian Warzée.



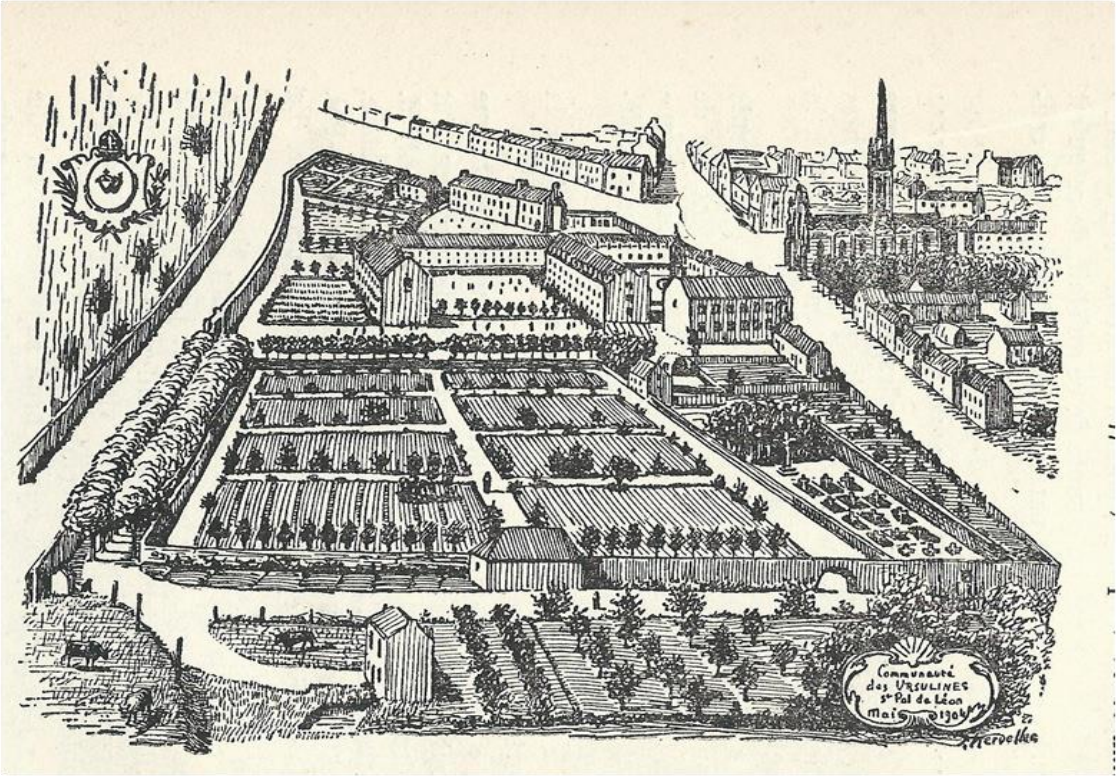
Emile Combes

Texte : Mr le Chanoine E. Mesguen Licencié ès-lettres Supérieur de l'Institution N. D. du Creisker

Illustrations et mise en pages: Christian Warzée
Remerciements particuliers à Jean Pol Maieu pour le prêt de certains documents

Sur la terre étrangère

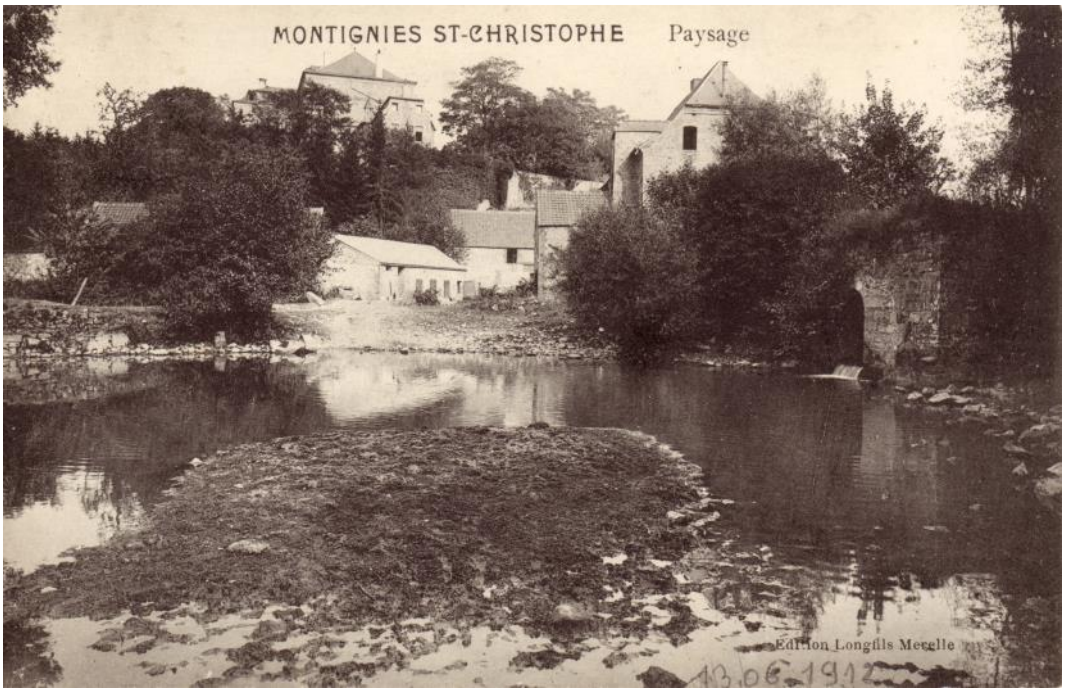
Plusieurs mois avant leur expulsion, les Ursulines de Saint-Pol avaient cherché un asile, à l'étranger, pour le jour où la patrie leur deviendrait inhospitalière. A Montignies-Saint-Christophe, tout près de la frontière française, se trouvait une maison de campagne, transformée déjà en Couvent par les Bénédictins de Solesmes (Nord). Ces religieux, ne se recrutant pas dans ce coin du Hainaut, avaient décidé de s'établir à Oosterhoot, en Hollande. Ils offrirent à Mère Marie de Gonzague, alors Econome provinciale, de céder leur bail à quelque Communauté d'Ursulines, menacée d'expulsion. Mère Marie de Gonzague et Mère Marie A. se rendirent sur les lieux avec M. l'Aumônier. Les conditions étaient avantageuses ; l'entente fut vite faite.



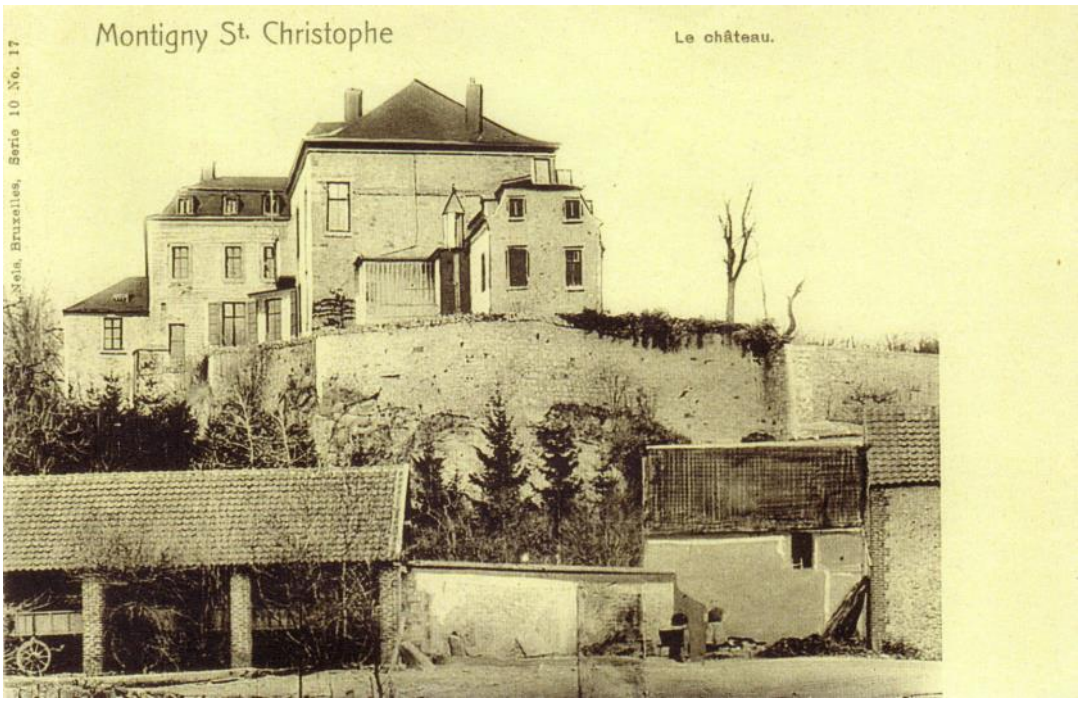
Vue générale du Couvent des Ursulinnes avant leur départ en 1907

Cette propriété de Montignies, que ses nouvelles occupantes appelèrent *Villa Maria* , est fort attrayante. La porte d'entrée, qui ne manque pas de caractère, s'ouvre sur une magnifique avenue, que borde à gauche, un bois de sapins et de charmes. Près de la grille, blotti dans la verdure, le pavillon du concierge: on en fera une agréable Aumônerie. A droite, sur les pentes d'une vallée, s'étagent des pelouses, avec, çà et là, des bosquets d'arbres d'essences variées. Spectacle magique, au printemps, quand le vert sombre des cyprès, des ifs et des sapins se marie au vert tendre des tilleuls et des frênes ; quand, sur les frondaisons, pointent les blancheurs des marronniers et des merisiers, les ors des cytises et des acacias en fleurs, auxquels, dans le gazon, répondent les jaunes des renoncules et des primevères ! Plus bas, par delà le mur de clotûre, deux lignes de peupliers argentés signalent la présence d'un cours d'eau.

La maison principale, pompeusement dénommée *Le Château*, est bâtie en nid d'aigle, sur un rocher, au pied duquel coule la Hantes. Elle a succédé, paraît-il, à un château-fort moyenâgeux, qui, lui-même, aurait remplacé un ouvrage romain. Quoi d'étonnant? L'endroit est si propre à l'observation et à la défense! Toujours est-il que, près de là, un pont romain, long de vingt-cinq mètres et formé de treize arches en plein cintre, l'orgueil de Montignies, fait franchir la rivière à la voie romaine qui, de Bavay, se dirige vers la Meuse et vers Trèves.
Dans un enclos de deux hectares tout au plus, une habile distribution du terrain a su combiner l'utile et l'agréable.



Le site du pont romain avec le château en « nid d'aigle » tel qu'il se présente durant leur séjour à Montignies



Le 18 septembre 1907, une première colonie d'Ursulines, s'arrachant au vieux monastère du Léon, était venue aménager le séjour de l'exil. Septembre: c'est l'automne qui commence, avec les chaudes teintes que revêtent les arbres avant de se dépouiller de leurs feuilles ; c'est, avec les pluies plus fréquentes aussi, la cascade jaillissant, plus abondante au pont romain. Mais les arrivantes avaient l'âme trop endeuillées pour goûter ce spectacle : la maison de Montignies leur parut délabrée, et si vide!



pont romain en 1910

Elles étaient vingt à peine, dont les malades, qui n'auraient pu supporter les émotions et les fatigues de l'expulsion. Les valides avaient la tâche de tout préparer pour recevoir le gros de la Communauté, qui ne tarderait pas à les rejoindre, et les pensionnaires dont les parents, malgré la distance, tenaient à confier l'éducation aux Religieuses. Les charitables Ursulines de Nantes leur prêtèrent main-forte. Expulsées depuis plusieurs mois, elles s'étaient réfugiées à Merbes-le-Château, à 6 kilomètres de Montignies. Connaissant, par expérience, l'amertume des premières semaines d'exil, elles devancèrent à la *Villa Maria* leurs Sœurs de Saint Pol et restèrent, quelque temps, pour les aider à s'installer.
Les Bénédictins avaient transformé le grand salon en chapelle, et y avaient laissé leur autel. Dès le second jour, le Tabernacle était prêt à recevoir le divin Consolateur. Puis on s'occupa du Pensionnat : la rentrée se ferait au début d'octobre, et l'on tenait à disposer un nid bien doux et bien chaud pour accueillir les oisillons d'Arvor. Les enfants, du moins, n'auraient pas à souffrir ! A la date fixée, tout était prêt. Les pensionnaires, au nombre de vingt-cinq, arrivèrent, conduites par trois de leurs Maîtresses. L'inconnu, qui effraie parfois les grandes personnes, n'a que des attraits pour la jeunesse. Leur long voyage avait ravi les fillettes. La nouveauté des lieux, le pittoresque du site compléta l'enchantement. Les sept années passées à Montignies semblèrent un âge d'or pour les petites Bretonnes

Les Religieuses en jugeaient tout différemment. Chacune mettait un soin jaloux à dissimuler sa peine, mais toutes avaient le mal du pays et, plus encore, la nostalgie de l'ancien Couvent, si régulier, si favorable au recueillement et à la prière. Cependant, la Providence ne laissait point les exilées sans quelque réconfort. La Révérende Mère Provinciale de l'Ouest de la France accepta l'invitation que Rde Mère M.A. lui avait faite. Elle s'établit à Montignies dans un pavillon baptisé « le Kreisker », en souvenir de Saint-Pol. Avec la curie provinciale, n'allait-on pas avoir la joie très douce de posséder Mère Marie de Gonzague ? Cet espoir fut déçu : presque aussitôt, elle partait pour Rome.
Enfin, après le 12 décembre, la Communauté était reconstituée presque intégralement, en Belgique : ce fut, de nouveau, la pleine vie religieuse avec ses divines compensations.

Survint l'hiver, un hiver glacial contre lequel les Ursulines n'avaient point songé à se prémunir. Habituées au tiède climat de la « Ceinture dorée », elles ne connaissaient pas les rigoureuses températures de la région du Nord. C'est à leurs dépens qu'elles s'instruisirent, hélas! Plusieurs religieuses, atteintes de pneumonie moururent coup sur coup (1). En moins de dix-huit mois, huit tombes s'ouvrirent; des deuils si répétés rendirent plus douloureux encore l'éloignement de la chère Bretagne. Autre sujet d'inquiétude : vingt-cinq pensionnaires ne suffisaient pas à occuper une Communauté qui comptait environ soixante religieuses.



Les externes ne dépasseraient jamais la vingtaine dans ce petit village de quatre cents habitants. Et il fallait vivre ! On se mit confectionner activement lainages et broderies pour de grands magasins qui avaient bien voulu fournir de l'ouvrage.

(1) Voici les noms des Religieuses décédées en exil et inhumées au cimetière de Montignies Saint Christophe :
Sœur Brigitte Monfort, en 1908, 78 ans
Mère Marie du Saint-Sacrement Van Grevelynghe, en 1908, 27 ans
Sœur Elisabeth Simon, en 1908, 48 ans
Mère Marie-Victoire Bideau, en 1909, 50 ans
Mère Sainte-Reine Ordrénou en 1909, 47 ans
Mère Saint-Félix Saillour, en 1909, 51 ans
Sœur Monique Pape, en 1909, 24 ans

Sœur Saint Joachim Hernot, en 1909, 51 ans
Sœur Dosithée Breton, en 1911, 43 ans
Mère Sainte-Ursule Pochard, décédée au Provincialat, à Tournai, en 1911, 33 ans
Révérende Mère Marie de Gonzague Créac'h, en 1913, 62 ans
Mère Thérèse Meingan, en 1914, 77 ans

Mais le travail manuel est peu rémunérateur et l'on devait peiner beaucoup pour se procurer de faibles ressources.
Bientôt, nouveau point noir à l'horizon ! Le nombre des internes diminuait d'année en année. Faudrait-il se résoudre à la fermeture du pensionnat ? Ne convenait-il pas de chercher, ailleurs, un centre plus favorable à l'exercice de l'apostolat ? Les religieuses firent violence au ciel et leurs prières furent entendues. A la promulgation du décret sur la communion précoce, des familles très chrétiennes du Finistère, pour assurer à leurs enfants une préparation religieuse plus développée, résolurent de les confier aux exilées. En octobre 1910, on vit arriver à Montignies trente-trois fillette, dont huit ou neuf n'avaient pas dix ans. Un hymne de reconnaissance s'éleva vers le cœur de Jésus, en qui la Prieure avait mis tout son espoir.



Grâce au bon air de *Villa Maria* , aux soins maternels qui leur étaient prodigués, ces chères enfants se fortifiaient à vue d'œil. Elles étaient sincèrement attachées à une Maison où on leur rendait la vie douce et le devoir facile. Dans les classes, peu nombreuses, nulle ne pouvait échapper à l'action stimulante des maîtresses. Les petits talents naissants, épiés avec une vigilance continuelle, étaient cultivés sans relâche. Néanmoins, les distractions et les promenades alternaient, heureusement, avec le travail, et contribuaient à faire de Montignies un séjour de rêve pour les jeunes pensionnaires.

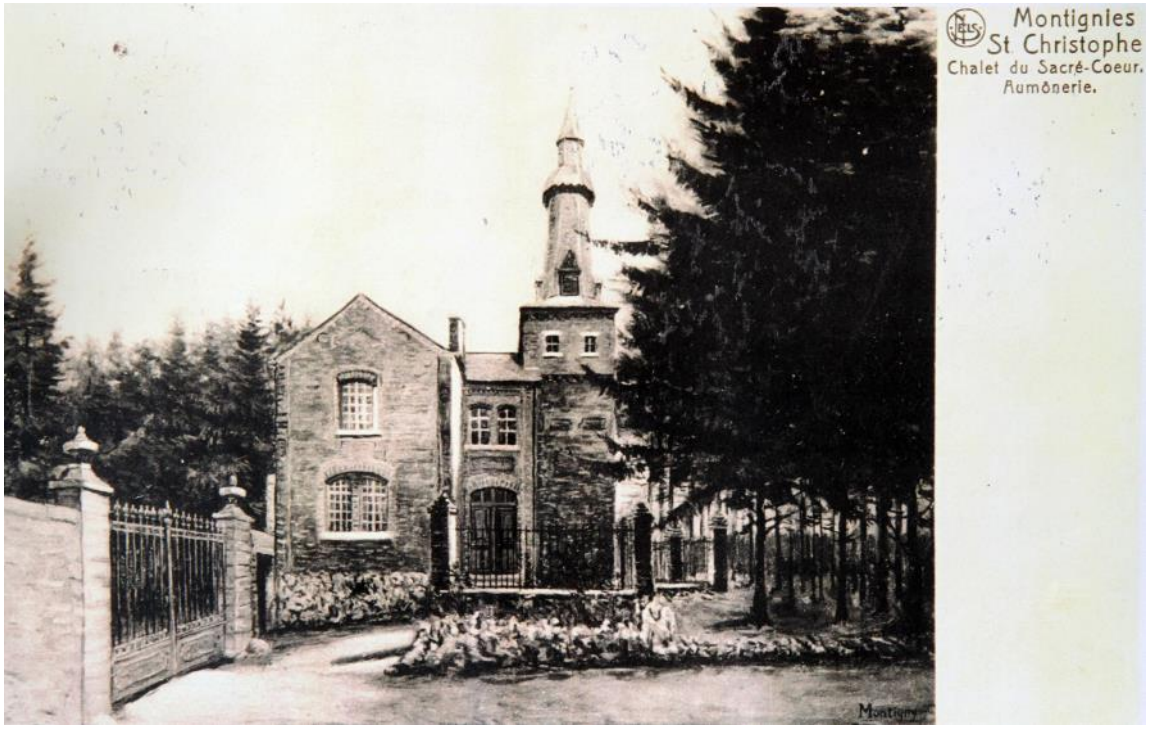
Sans doute, pendant dix mois, elles étaient séparées de leurs parents, mais on vivait si bien en famille, là-bas, sous l'égide de la bonne Mère Emmanuelle ! Et les environs offraient des buts si séduisants pour les parties de pique-nique ! On aimait surtout aller « en France », à Bousignies-sur-Roc, délicieux petit village, où l'on accédait par de pittoresques sentiers, serpentant sous les arbres séculaires, ou à Cousolre, dont les marbreries constituaient la principale attraction.



Le village de Bousignies-sur-Roc en 1910

Une fois l'an, c'était « la grande promenade ». Les anciennes de ce temps n'ont pas oublié l'abbaye d'Aulne ni celle de Villers-la-Ville, le pèlerinage à Berzée, où l'on vénère une image de Notre-Dame de Grâce, au Calvaire de Sart-les-Moines, chez les Pères Assomptionnistes, tout près de Charleroi ; et, enfin, en juillet 1914, Bruxelles avec ses beaux monuments, sa splendide cathédrale dédiée à Sainte Gudule, son Palais royal, son jardin botanique… Pour 1915, les enfants avaient choisi, d'avance, Anvers comme but de leur excursion ; mais « l'homme propose et Dieu dispose ! »
Après les difficultés des premières années, les Ursulines de Saint-Pol-Montignies étaient donc entrées dans une ère de prospérité relative. A la rentrée de 1913, elles avaient quarante-neuf pensionnaires, recrutées, partie en Bretagne, partie dans les villes françaises voisines de la frontière. Plus favorisées que beaucoup d'autres Communautés, elles avaient continué à recevoir des postulantes choristes et converses, qui comblaient les places laissées vides. Fidèles à l'esprit de Couvent Saint-Politain, les exilées avaient gardé un zèle apostolique capable de tout sacrifier à la plus grande gloire de Dieu. En 1912, la Révérende Mère Angèle de Notre-Dame, Prieure Générale, adressa un appel aux Communautés de l'Union, en faveur d'une fondation entreprise à Riberao-Pretto (Brésil). Une jeune professe de Montignies, Mère M.S. s'offrit pour faire partie de la colonie missionnaire. Elle est, aujourd'hui, Prieure du Couvent de Riberao où deux autres professes de Saint-Pol l'ont rejointe, en 1918.

Sous leur direction, de jeunes Brésiliennes apprennent à parler, couramment notre langue et à réciter des chefs-d'œuvre de notre littérature. Comme tant d'autres, les Ursulines entretiennent au loin cette petite flamme, chaque jour plus menacée, de la culture française.
Parfois, des visiteurs, venus de France et même de Bretagne apportaient aux exilées le réconfort de leur présence. C'était comme une bouffée vivifiante de l'air du pays.
Les religieuses sont tout heureuse de consigner sur leurs registres, à la date du 24 septembre 1910, que « Sa Grandeur, Monsieur Duparc, évêque de Quimper, leur fera l'honneur de venir prendre un mois de repos, près de M.l'Aumônier, qui est un de ses amis ».



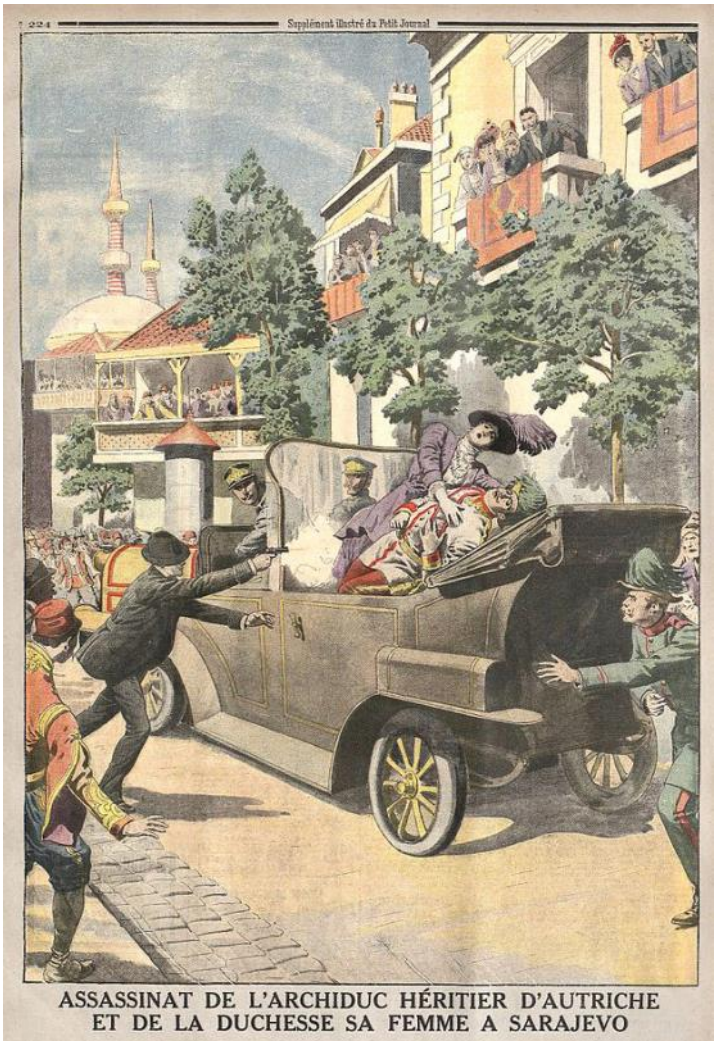
L'aumônerie dans laquelle séjourna l'Evêque de Quimper en 1910

Monseigneur avait peut-être besoin de vacances, et nul ne saurait s'étonner qu'il se retirât, lui aussi, à « Béthanie ». Il lui était agréable de vivre, pendant quelques semaines, auprès d'un prêtre qu'il connaissait et aimait. Mais Sa Grandeur voulait aussi témoigner sa sympathie et sa gratitude à celles qui, un mois et demi auparavant, avaient accompli, pour le bien du diocèse de Quimper, le plus rude des sacrifices.
Les bâtiments du collège de Léon, appartenaient au Gouvernement, qui les louait à la Municipalité. Mais il abusait de ses droits en manifestant le dessein le laïciser, successivement, toutes les chaires de professeurs, dont plusieurs étaient tenues par des prêtres du clergé diocésain. Aussi, le bail touchant à son terme, la municipalité catholique de Saint-Pol résolut de s'affranchir de toute dépendance vis-à-vis de l'Etat, au point de vue scolaire. Pour sauvegarder l'éducation chrétienne de nos jeunes gens, dans le pays, il fut décidé que le bail ne serait pas renouvelé et que la ville chercherait, ailleurs, des bâtiments où elle pourrait établir un collège franchement et uniquement ecclésiastique. Le vieux couvent était là !... L'école des filles y était installée, il est vrai, mais bien au large; on pourrait la transférer dans un local moins vaste et faire du monastère, l'Institution N.-D. du Creïsker, qui remplacerait avantageusement l'ancien collège du Léon.
La Mère Prieure, instruite de ce projet, ne pouvait se résoudre à y donner son assentiment. N'était-ce pas abandonner tout espoir de reprendre, en Bretagne, l'œuvre des aînées, dans les lieux sanctifiés par elles et remplis des plus doux souvenirs ?

Le 9 Août, au cours de la grande retraite annuelle, M. le chanoine Treussier, curé-archiprêtre de Saint-Pol, arrivait à Montignies, porteur d'une lettre de Monseigneur Duparc pour la Révérende Mère Prieure.
Cette lettre pressait fortement les Ursulines de ne plus hésiter à se sacrifier pour une œuvre de la plus haute importance: « Il y allait de l'avenir même du diocèse; l'éducation chrétienne de tous les jeunes gens du Léon était en question. Les Ursulines de Quimper, les Dames du Sacré-Cœur de Rennes avaient fait abandon de leurs couvents aux Grands Séminaires de ces diocèses. »... « Ne soyez pas moins généreuses ! Ajoutait Sa Grandeur. Que de jeunes gens vous devront leur vocation ! Que de saints prêtres vous devra le Finistère ! Devant l'intérêt général, il ne faut plus tenir compte des intérêts particuliers. »
Révérende Mère A. déclara qu'une question si grave devait être traitée par les Supérieurs majeurs et qu'il fallait s'en remettre à la Révérende Mère Provinciale pour la décision définitive.
Immédiatement, M. le curé prit le train pour Tournai; il vit la Révérende Mère Provinciale, et revint à Montignies, avec une réponse favorable.
La Communauté fut instruite de l'évènement, au sortir de la Retraite. Le moment était bien choisi.
« Pouvions-nous être parcimonieuses, relate l'archiviste, envers un Dieu qui venait de se montrer si libéral à notre endroit ? Sans murmure, toutes renoncèrent au rêve cher entre tous : revoir les murs bénis, berceau de notre vie religieuse, et reposer dans le petit cimetière du cloître, à l'ombre de la Croix, qui, chaque jour, recevrait les prières des Ursulines futures pour leurs sœurs défuntes.
Puisse ce sacrifice si douloureux attirer les bénédictions du Ciel sur l'Institution N.-D. du Creïsker et y faire germer d'abondants fruits de sainteté! »
Il est difficile d'unir plus de noblesse dans les sentiments à plus de délicatesses dans l'expression de la pensée.
Mes Révérendes Mères, que Notre-Dame de Creisker vous rende en grâces de choix ce que vous avez consenti à faire, avec tant d'abnégation, pour Elle et pour ses enfants!

La Grande Guerre

L'émotion provoquée, à Montignies, par la mort de M . Ollivier, était à peine calmée que se déchaînait l'orage qui devait bouleverser le monde.
Les Ursulines, qui, en dépit de leurs épreuves, vivaient paisiblement, allaient se trouver sous la menace immédiate des envahisseurs de la Belgique.
Elles ont consigné, au jour le jour, les détails vécus de ces heures angoissantes; et leur récit montre qu'elles surent se comporter en bonnes religieuses et en bonnes Françaises.
Aussi, le reproduirons-nous presque intégralement.



ASSASSINAT DE L'ARCHIDUC HÉRITIER D'AUTRICHE
ET DE LA DUCHESSE SA FEMME A SARAJEVO

L'assassinat de François-Ferdinand d'Autriche et de son épouse Sophie Chotek, fut l'élément déclenchant de la Première guerre mondiale

20 *Juillet* 1914 . — Quatre de nos fillettes : Mathilde P …, Léonie N…, Marguerite J...et Ernestine Le M… ont subi à Merbes-le-Château les épreuves d'un examen de musique. La Commission, composée de professeurs du Conservatoire de Bruxelles, s'est déclarée satisfaite des connaissances musicales de nos enfants, tant pour la pratique que pour la théorie. Mère Sous-Prieure et Mère Sainte C. accompagnaient les lauréates ; elles sont revenues enchantées. Ce premier succès leur sera un précieux encouragement et nous nous en réjouissons toutes avec elles.

23 *Juillet* .— Nos enfants sont parties, ce matin, pour la Bretagne. Quelques-unes nous restent. Comme les années précédentes, nous avons encore une petite colonie de vacances, qui se grossira dans quelques jours, car plusieurs grandes pensionnaires sont annoncées.

29 *Juillet* .— Profession perpétuelle de Mère Marie E… . En raison de la distance, la famille de la jeune professe n'a pu venir s'associer à son bonheur. M. l'Aumônier a été seul officiant. Nous avons joui davantage de la reine du jour, puisque les parloirs ne nous l'ont pas dérobée.

Après la cérémonie du matin, M. l'Aumônier est venu causer un moment avec la Communauté. Il avait à nous apprendre une nouvelle faite pour troubler notre sécurité : une guerre européenne serait imminente. L'étincelle qui menace de mettre le feu à la poudrière, c'est l'assassinat de l'Archiduc d'Autriche par un serbe, à Sarajevo. François –Joseph, soutenu par le Kaiser, en rend la Serbie responsable et exige de ce malheureux royaume des réparations inacceptables.



Guillaume II, Empereur d'Allemagne du 15 juin 1888 au 9 novembre 1918

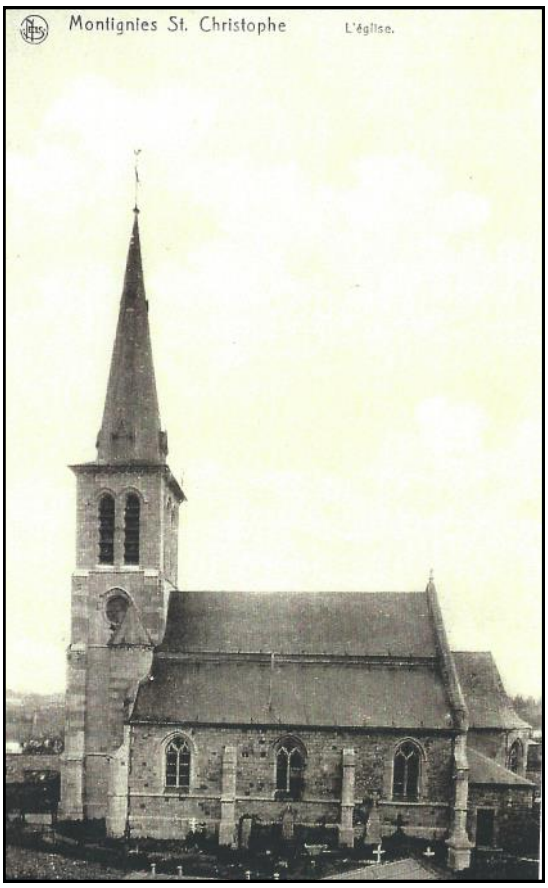
En cas de refus de la Serbie, c'est la guerre. Mais la Russie ne laissera pas écraser sa petite sœur slave, sans intervenir; et la Russie est notre alliée, comme l'Italie l'est de l'Allemagne et de l'Autriche. Tout le continent européen va-t-il donc devenir un vaste champ de bataille ?
Dans notre petit coin de territoire neutre nous serions à l'abri des souffrances de la guerre, souffrances physiques tout au moins; quelle vie angoissante serait la nôtre, si nous savions nos proches exposés aux balles ennemies, notre patrie menacée des pires revers!

Espérons encore que les conversations diplomatiques engagées de part et d'autre aboutiront à nous conserver la paix. Tant de fois, semblable péril nous a été annoncé, et, toujours, des concessions mutuelles ont rétabli l'accord international! Quel souverain voudrait donc prendre sur lui de jeter l'Europe dans une pareille boucherie? Nous avons confiance que le Seigneur aura pitié de nous, bien que nos bonnes Anciennes nous rappellent à la mémoire le conflit mondial si souvent prédit par M. le Supérieur.

Hélène G… et Mlle Francine D… étaient présentent à notre fête de ce jour. Elles aussi nous ont apporté de France des bruits de guerre.

30 *Juillet* .— Notre Mère a dû partir, ce matin, pour Tournai, accompagnée d'une jeune Irlandaise, Maggie O'R…, qui a passé l'année à *Villa Maria*. Elles assisteront à la Profession de nos quatre petites sœurs. Mais là n'est pas le vrai mobile de ce voyage. Une question importante, qui intéresse l'avenir de la Communauté, doit être tranchée sans retard par Notre Révérende Mère Provinciale.

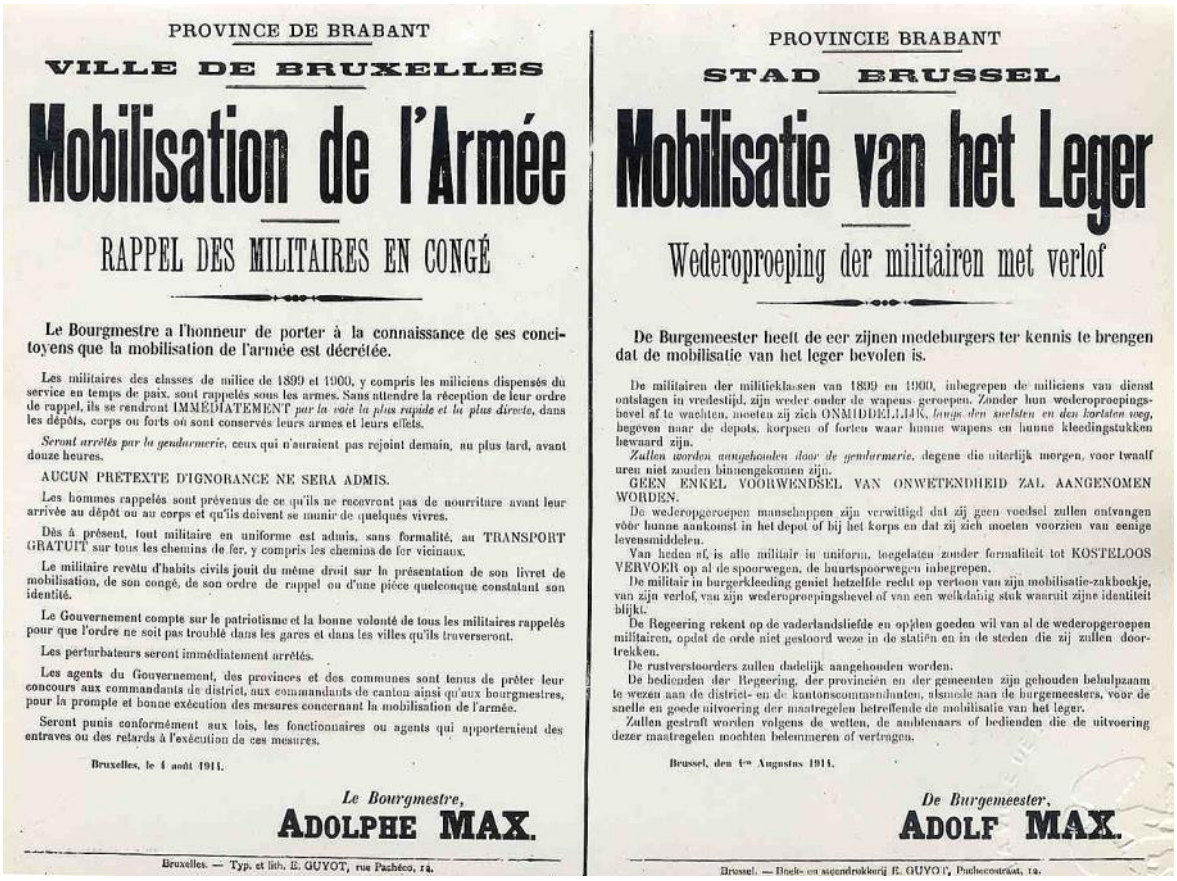
1er *Août* (matin). — Ce matin, nous voyons avec effroi le drapeau belge flotter sur le clocher de Montignies. La guerre franco-allemande est désormais inévitable. Mais la Belgique a-t-elle donc quelque chose à voir dans cette collision de ses deux grands voisins? Pour qui prendrait-elle parti?



L'église de Montignies Saint Christophe

1er *Août* (Soir). — Notre Mère revenue, dès ce soir, de Tournai, nous a renseignées: l'Allemagne masse ses troupes sur la frontière belge; aux demandes d'explications d'Albert 1er, elle ne daigne même pas répondre. La mobilisation de la petite armée belge est donc commencée. Déjà, le 30 juillet, l'effervescence était grande dans les gares. Des cris de : « Vive la guerre! Vive la mobilisation ! » éclataient partout, impressionnant vivement nos voyageuses. Au repas qui a suivi la Cérémonie, Notre Révérende Mère Provinciale leur a appris que la violation de la neutralité belge était chose faite; en conséquence, chevaux, voitures, automobiles sont réquisitionnés et sous peu, les voies ferrées elles-mêmes seront inaccessibles au public. MM. Les abbés Francès et Habasque, le père de sœur Marie-Elisabeth et la mère de Sœur Marie M…, qui avait l'intention de passer quelques jours ici, près de leurs filles, ont prudemment repris le chemin de la France, sans attendre à demain.

Notre Mère elle-même, malgré les instances de Révérende Mère Provinciale, a tenu à rentrer ce soir, tant elle craignait d'être bloquée loin de nous. Elle aurait voulu ramener tout son monde; mais, il eût été cruel d'ôter si vite à nos chères petites sœurs leurs couronnes de roses blanches. Elles quitteront leur noviciat, demain seulement.
« La surexcitation est générale », nous dit Notre Mère. Dans les gares, ce sont des scènes déchirantes: adieux des mères, des épouses, des enfants aux soldats réclamés par la patrie.



PROVINCE DE BRABANT

VILLE DE BRUXELLES

Mobilisation de l'Armée

RAPPEL DES MILITAIRES EN CONGÉ

Le Bourgmestre a l'honneur de porter à la connaissance de ses concitoyens que la mobilisation de l'armée est décrétée.

Les militaires des classes de milice de 1899 et 1900, y compris les miliciens dispensés du service en temps de paix, sont rappelés sous les armes. Sans attendre la réception de leur ordre de rappel, ils se rendront IMMÉDIATEMENT *par la voie la plus rapide et la plus directe*, dans les dépôts, corps ou forts où sont conservés leurs armes et leurs effets.

Seront arrêtés par la gendarmerie, ceux qui n'auraient pas rejoint demain, au plus tard, avant douze heures.

AUCUN PRÉTEXTE D'IGNORANCE NE SERA ADMIS.

Les hommes rappelés sont prévenus de ce qu'ils ne recevront pas de nourriture avant leur arrivée au dépôt ou au corps et qu'ils doivent se munir de quelques vivres.

Dès à présent, tout militaire en uniforme est admis, sans formalité, au TRANSPORT GRATUIT sur tous les chemins de fer, y compris les chemins de fer vicinaux.

Le militaire revêtu d'habits civils jouit du même droit sur la présentation de son livret de mobilisation, de son congé, de son ordre de rappel ou d'une pièce quelconque constatant son identité.

Le Gouvernement compte sur le patriotisme et la bonne volonté de tous les militaires rappelés pour que l'ordre ne soit pas troublé dans les gares et dans les villes qu'ils traverseront.

Les perturbateurs seront immédiatement arrêtés.

Les agents du Gouvernement, des provinces et des communes sont tenus de prêter leur concours aux commandants de district, aux commandants de canton ainsi qu'aux bourgmestres, pour la prompte et bonne exécution des mesures concernant la mobilisation de l'armée.

Seront punis conformément aux lois, les fonctionnaires ou agents qui apporteraient des entraves ou des retards à l'exécution de ces mesures.

Bruxelles, le 4 août 1914.

Le Bourgmestre,

ADOLPHE MAX.

Bruxelles. — Typ. et lith. E. GUYOT, rue Pachéco, 14.

PROVINCIE BRABANT

STAD BRUSSEL

Mobilisatie van het Leger

Wederoproeping der militairen met verlof

De Burgemeester heeft de eer zijnen medeburgers ter kennis te brengen dat de mobilisatie van het leger bevolen is.

De militairen der milicklassen van 1899 en 1900, inbegrepen de miliciens van dienst ontslagen in vredestijd, zijn weder onder de wapens geroepen. Zonder hun wederoproepingsbevel af te wachten, moeten zij zich ONMIDDELLIJK, *langs den snelsten en den kortsten weg*, begeven naar de depots, korpsen of forten waar hunne wapens en hunne kleedingstukken bewaard zijn.

Zullen worden aangehouden door de gendarmerie, degene die uiterlijk morgen, voor twaalf uren niet zouden binnengekomen zijn.

GEEN ENKEL VOORWENDSEL VAN ONWETENDHEID ZAL AANGENOMEN WORDEN.

De wederopgeroepen manschappen zijn verwittigd dat zij geen voedsel zullen ontvangen vóór hunne aankomst in het depot of bij het korps en dat zij zich moeten voorzien van eenige levensmiddelen.

Van heden af, is alle militair in uniform, toegelaten zonder formaliteit tot KOSTELOOS VERVOER op al de spoorwegen, de buurtspoorwegen inbegrepen.

De militair in burgerkleeding geniet hetzelfde recht op vertoon van zijn mobilisatie-zakboekje, van zijn verlof, van zijn wederoproepingsbevel of van een welkdanig stuk waaruit zijne identiteit blijkt.

De Regeering rekent op de vaderlandsliefde en opplen goeden wil van al de wederopgeroepen militairen, opdat de orde niet gestoord weze in de statiën en in de steden die zij zullen doortrekken.

De rustverstoorders zullen dadelijk aangehouden worden.

De bedienden der Regeering, der provincien en der gemeenten zijn gehouden behulpzaam te wezen aan de district- en de kantonscommandanten, alsmede aan de burgemeesters, voor de snelle en goede uitvoering der maatregelen betreffende de mobilisatie van het leger.

Zullen gestraft worden volgens de wetten, de ambtenaars of bedienden die de uitvoering dezer maatregelen mochten belemmeren of vertragen.

Brussel, den 4en Augustus 1914.

De Burgemeester,

ADOLF MAX.

Brussel. — Boek- en steendrukkerij E. GUYOT, Pachecostraat, 14.

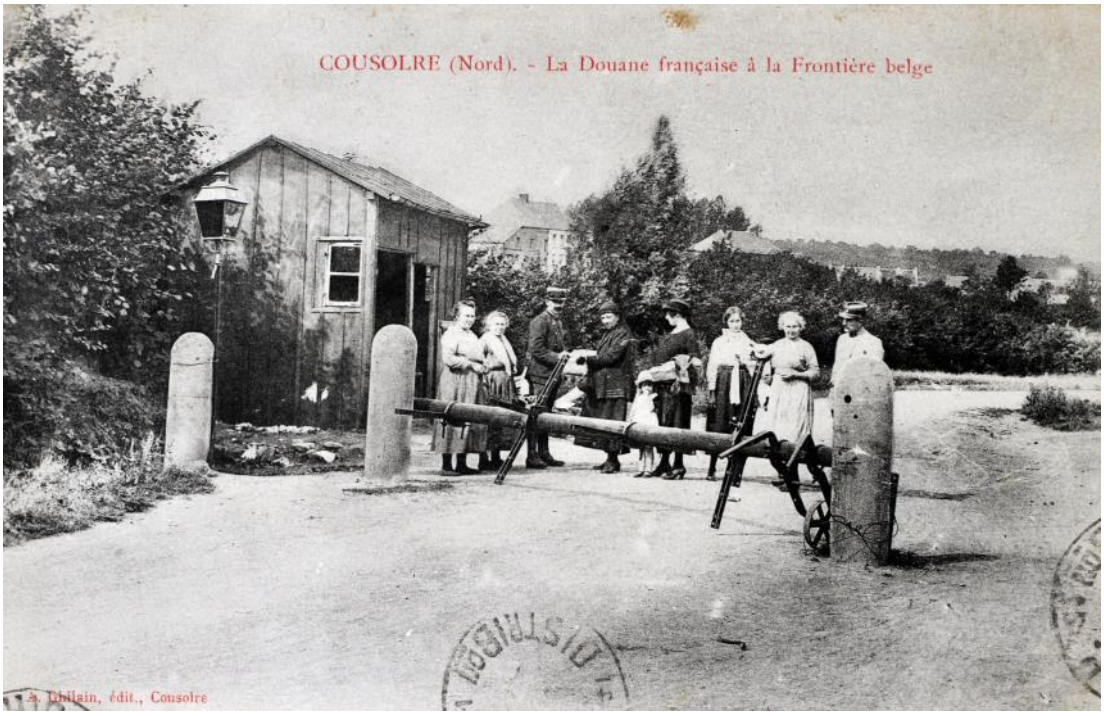
Dans les rues, dans les trains, partout, encombrement de réservistes se rendant à l'appel de la mobilisation. Quelques-uns sont fiers, enthousiastes; beaucoup sont tristes, préoccupés. Le Belge est trop raisonnable pour ne pas pressentir tous les sacrifices qui l'attendent, trop énergique aussi pour ne pas faire tout son devoir. Et l'indignation provoquée dans le peuple par la mauvaise foi de l'Allemagne les ancre fortement dans la volonté de vaincre ou de mourir. »
Nous sommes suspendues aux lèvres de Notre Mère Prieure, le cœur palpitant d'émotions diverses; soudain, un frisson d'angoisse nous fait tressaillir: les notes pressantes et impérieuses du tocsin vibrent, là-bas, dans les clochers de France. De Bousignies, elles arrivent jusqu'à nous. Nous le devinons, c'est notre patrie que l'incendie menace, et, par delà les frontières, nous savons bien que des êtres aimés se lèvent pour opposer leur héroïsme à la brutalité teutonne. Des larmes brillent dans nos yeux; un silence de mort plane sur nous, tandis que nos cœurs supplient le Dieu des armées d'épargner encore la France de Saint Louis et de Jeanne d'Arc.

Il est huit heures et demie; nous nous rendons à la prière du soir et la lectrice de semaine nous lit le point de méditation; douloureuse coïncidence, qui nous fait trembler: l'Evangile que nous méditerons demain, celui du Ixe Dimanche après la Pentecôte, nous rappelle les larmes de Jésus sur Jérusalem. Le rapprochement s'impose, malgré nous, à notre esprit et nous glace d'épouvante. Aussi, la prière terminée, nous récitons encore un Rosaire pour obtenir que Marie se fasse l'avocate de son beau royaume. Il y a quelques jours, à Lourdes, la France catholique acclamait le Dieu de l'Eucharistie. Dans un Congrès magnifique, elle faisait éclater son amour et sa foi. Pour avoir su reconnaître cette « visite de Dieu », elle sera sauvée; nous en garderons l'inébranlable confiance.

La guerre entre la France, la Russie, la Serbie, d'une part, l'Allemagne et l'Autriche, d'autre part, est officiellement engagée. La tension diplomatique entre les Empires centraux et la Belgique, soutenue par l'Angleterre, est à son paroxysme. Si elle aboutit à la rupture, notre chère France comptera deux alliées de plus et nous en bénirons le bon Dieu. Mais nous risquons alors, de nous trouver en plein feu, car les hostilités commenceront certainement en Belgique. C'est le moment, ou jamais, de s'abandonner à la Providence. Que le Seigneur dispose de nous, comme il l'entendra!

2 *Août*.— Mère Sainte A…, les quatre professes et Mlle D…, sont arrivées ce soir; inutile, demain, de tenter le voyage! Les trains vont être mobilisés. Une jeune pensionnaire de Tournai, Marie-Thérèse G…, les accompagne. Les parents de cette enfant habitent Hautmont, près Maubeuge; nos Mères de Tournai ont pensé que nous pourrions, sans trop de difficultés, la ramener chez elle; nous sommes si proches de la frontière! Dès demain, nous tâcherons de réaliser leur désir. C'est, surtout, en temps de calamité qu'il fait bon s'entr'aider fraternellement.

3 *Août*.— Pour distraire un peu nos enfants, ébranlés par les vives émotions de ces jours derniers, une promenade à Cousolre a été décidée aujourd'hui. Nous espérions trouver là une occasion pour rendre à ses parents Marie-Thérèse G…; et la visite des marbreries aurait intéressé vivement nos fillettes.
Au passage de la douane, nous nous arrêtons, suivant l'usage: nous n'avons rien à déclarer, mais cette constatation ne suffit pas. On nous réclame des laissez-passer, dont nous n'avons point eu l'idée de nous munir. Que faire ? Les maîtresses expliquent de leur mieux la situation au douanier: « Il s'agit de rendre une petite Française à sa famille; les parents de l'enfant bloquée chez nous doivent mourir d'inquiétude. » Bref, le douanier, brave homme, nous autorise à pénétrer en ville.



Nous nous rendons immédiatement à l'école libre. La directrice, Mlle Mathilde, met aimablement, à notre disposition, le réfectoire de ses pensionnaires, qui sont en vacances. Nous y prendrons notre repas, mais après avoir assuré le départ de notre infortunée prisonnière. Nous commençons à pressentir que la chose n'ira pas toute seule. « Il n'y a pas à songer au chemin de fer », nous dit Mlle Mathilde. « Depuis la veille il est réservé aux troupes. Une seule chance nous reste: trouver quelque véhicule, voiture ou charrette, qui puisse transporter la jeune fille à Hautmont; une de nous l'accompagnerait et reviendrait, Dieu sait comment! D'ailleurs, chevaux et voitures ne

Circulent plus librement, et nous ne devons pas espérer beaucoup de succès dans nos démarches. » Peu encouragée par ces déclarations, une de nos sœurs, prenant avec elle Mlle D...et Marie-Thérèse G…, se met en quête d'un moyen quelconque de transport. Hélas! les chevaux ont été réquisitionnés, les quémandeuses se heurtent à l'impossible. De guerre lasse, elles reprennent le chemin de l'école. Soudain, une dame inconnue sort d'une maison bourgeoise et s'informe aimablement de l'embarras des voyageuses. Mme Martin-Herbecq, c'est ainsi qu'elle se nomme, réfléchit un instant, puis nous dit : « Une seule personne peut vous tirer d'affaire, c'est Mme Leucat, la propriétaire des marbreries. Elle doit avoir encore son automobile, et ne refusera pas de vous rendre service. Guettons ici sa sortie de l'église; j'irai avec vous lui exposer votre ennui. » Nous remercions cette charitable dame. Mme Leucat paraît presque aussitôt sur la place; elle aussi se montre très aimable. Son auto est, dans le moment, à Erquelinnes; vers 12 h. 30 ou 13h., elle sera de retour et entièrement à notre disposition. Nous exprimons notre vive gratitude à la généreuse Mme Leucat, en lui promettant les prières de la Communauté pour ses chers mobilisés; puis joyeuses, nous regagnons l'école libre.



La mairie de Cousolre

Lorsqu'après le repas, nous nous retrouvons devant l'église, le chauffeur de Mme Leucat nous y attend déjà. Mais il nous faut un laissez-passer en règle. La mairie est là, tout près. Le papier nécessaire nous est aussitôt délivré. Quand nous revenons chercher l'auto, une vive déception nous attend; la voiture vient d'être réquisitionnée; il ne faut plus songer à partir! Marie-Thérèse pleure; nous ne savons que devenir ni que faire; Mme Martin-Herbecq vient de nouveau à notre secours; elle nous conseille d'envoyer un exprès à M.G., pour lui faire savoir que sa fille esr chez nous. Peut-être sera-t-il plus facile de trouver quelque véhicule à Hautmont qu'à Cousolre. Après maintes recherches, un jeune homme consent à faire la course à byciclette; mais, lorsqu'il veut se faire délivrer un permis à la mairie, il apprend que toute la circulation en vélo est interdite. Reste le télégraphe. On ne répond plus de l'arrivée des dépêches; mais on consent, pourtant, à recevoir le télégramme où nous avisons M.G. des difficultés insurmontables auquelles nous nous heurtons, en le priant de nous répondre à l'école libre de Cousolre. Mlle Mathilde nous promet de nous faire porter la réponse, et nous reprenons enfin le chemin de *Villa Maria*.

3 *Août.*— Ce soir, on nous annonce que les troupes allemandes déferlent en masse sur la ville de Liège. La Belgique et l'Angleterre entrent en lice à leur tour. En attendant l'arrivée des Anglais, les trains transportant des soldats français vont arriver au secours de la frontière violée. Ces trains passeront à Solre sur Sambre, dans la soirée. Notre Mère a autorisé nos petites françaises, escortées de Sœur Jeanne, à aller saluer leurs compatriotes. Du parc, nous entendons les sanglots des pauvres femmes du village, et nous devinons combien les cœurs français sont broyés, eux aussi, à cette heure tragique.



La gare de Solre sur Sambre par où sont passées les troupes françaises le 3 août 1914

4 *Août.*— Une personne de Cousolre est venue, ce matin, envoyée par Mlle Mathilde, nous prévenir que M. G...viendrait dans l'après-midi prendre sa fille à l'école libre. Nous l'y avons donc reconduite. Sur l'avis de M. l'Aumônier, Mlle D… a tenté, elle aussi, de regagner la France. Mais elle n'a pu réussir. Le chef de gare n'a pas su lui dire au juste quand, la mobilisation étant terminée, les voies ferrées seront rendues à la circulation publique. Mme Martin-Herbecq, chez qui Mlle D...a laissé sa lourde valise, lui a promis de l'aviser, sans retard, dès que le voyage serait possible.

Aujourd'hui, entre la France et la Belgique, il n'y a même plus de service douanier. On va, on vient, librement, à condition de n'être pas suspect; car les espions pullulent à Cousolre, comme dans toutes ces villes frontières, et des arrestations journalières sont opérées. Heureusement cette bonne Mme Martin-Herbecq nous guide dans toutes nos démarches, et elle est universellement connue; nul n'a l'idée de se défier de nous.

6 *Août.*— Notre retraite annuelle devait s'ouvrir aujourd'hui; une lettre, reçue à midi, avertit Notre Mère que nous ne pouvons plus compter sur notre prédicateur. Le R.P. Dutilleul, désigné pour nous donner les saints Exercices, a reçu sa feuille de route, nul autre ne peut le remplacer. Force est donc de remettre à plus tard cette retraite. Avec les engins actuels, la guerre ne saurait être longue.

7 *Août*—MlleD… a pu prendre le train, ce matin, à Cousolre. Pauline Chapelain l'accompagne, car

ses parents l'ont réclamée par téléphone. Son père, maire de l'Ile-de-Batz, nous priait de disposer des draps et des serviettes de sa fille en faveur des blessés. Geste bien français !
Maggie O'R… et May B… sont parties, elles aussi, pour Ostende, d'où ils tâcheront de gagner l'Angleterre, s'il en est temps encore. Les autres restent; nous espérons que les Allemands seront rejetés, sans retard, au-delà des frontières et que nous ne connaîtrons pas les horreurs de l'invasion. Les journaux relatent constamment des victoires, dont nous ne voyons pas, il est vrai, de résultats appréciables.

13 *Août.*— Sœur Marie Elisabeth et Hélène G… se sont rendues à Binche pour s'approvisionner en épicerie, afin de parer à toute éventualité. Déjà, depuis quelques jours, nous avons du pain de guerre, pain excellent d'ailleurs, quoique noir. D'autres privations nous attendent certainement. Les voyageuses ont trouvé les magasins vides et même fermés pour la plupart. Ni sel, ni sucre, ni riz, ni chocolat.
Hélène G… a eu la curiosité de visiter une ambulance installée à l'école libre de Binche. Ayant tout inspecté, elle s'apprêtait à sortir, lorsqu'un garde civique lui réclama ses papiers. Il fallut bien des explications à notre Hélène pour convaincre cet homme qu'il n'avait pas devant lui une espionne.
Des soldats anglais remplissent la ville: c'est ce qui explique la pénurie des vivres.
Liège tient toujours, ou plutôt, les forts seuls tiennent; les Allemands ont occupés la place, dès le début du siège. Le Bourgmestre a voulu éviter à ses administrés la ruine complète; mais le général Léman luttera aussi longtemps que les forts seront debout. Les journaux rapportent des faits héroïques accomplis par la vaillante armée belge; ils sont très rassurants pour ce qui est de l'issue des opérations militaires.



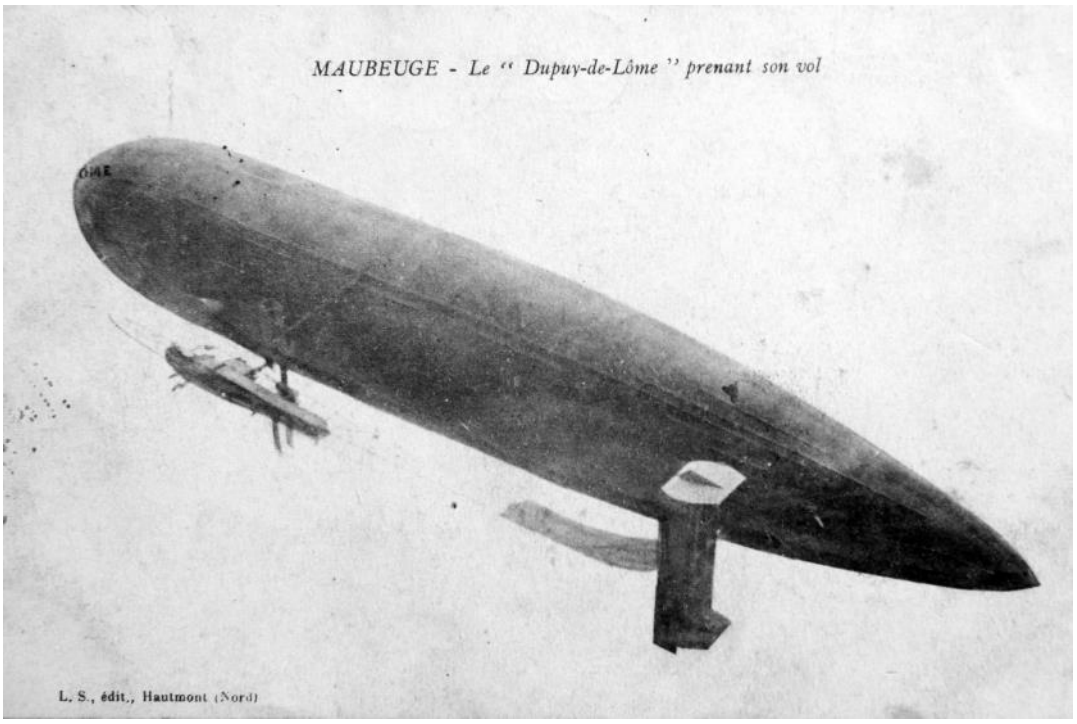
Les forts de Liège pris par les Allemands

18 *Août.*— Les nouvelles de la guerre se font plus imprécises. On dit que les alliés attirent l'armée allemande dans les plaines de Waterloo, où se joueraient, une fois de plus, les destinées de l'Europe. Mais ce sont là cancans de village, auxquels on ne saurait attacher grande importance. Ce qui est certain, c'est qu'une violente bataille est engagée du côté de Namur-Dinant. Nous entendons le canon dans le lointain. Les français sont, paraît-il, en grand nombre de ce côté. Que Dieu les

protège et leur donne la victoire.

19 *Août.*— Ce soir, vers cinq heures, des autos militaires passent à fond de train, dans la direction de Beaumont à Maubeuge. Leur allure désespérée nous effraie; que se passe-t-il ? Les journaux ne paraissent plus. Les nouvelles entendues, ici et là, sont aussitôt démenties. Mais il faut bien en croire ses oreilles, qui perçoivent maintenant le canon de deux côtés opposés: à l'est, venant de Namur, au nord-oust, venant d'où ? De la fameuse plaine de Waterloo ?
Notre Révérende Mère Provinciale a écrit à Notre Mère pour l'inviter à se réfugier à Tournai en cas de danger. C'est donc du côté de Namur que nous sommes menacées, et ce sont des Français qui s'y trouvent.
L'inquiétude nous gagne, non pour nous, mais pour notre malheureuse patrie. En dépit des pronostics alarmants, fondés sur la longue préparation de l'Allemagne, et sur notre imprévoyance, nous espérions une victoire prompte et éclatante. L'optimisme de M. l'Aumônier ne réussit plus à nous conserver notre belle assurance, et nous pressentons que la situation militaire doit être actuellement très grave.
Des chaînes ont été tendues, en travers des routes, à chaque carrefour. Des gardes civiques y arrêtent les voyageurs, dont ils contrôlent les passeports, car les agents à la solde de l'Allemagne sont très nombreux dans nos parages; on emprisonne journellement des personnes très connues, dont nul ne se serait méfié.

20 *Août.*— Fête de Mère Sous-Prieure; récréation dès le matin. Malgré la guerre, les conversations vont bon train, lorsque des exclamations de surprise nous attirent à la grille du parc. Les enfants sont déjà là, admirant le dirigeable de Maubeuge, qui passe à une très faible hauteur devant nous. On distingue les hommes dans la nacelle, et nos trois couleurs flottant à l'arrière. En temps de paix, nous admirerions, nous aussi, sans restriction, ce gracieux aérostat, en forme de cigare gigantesque, glissant légèrement dans le ciel bleu, au-dessus des sapins verts, sous un soleil radieux qui donne des reflets d'or à l'enveloppe jaune du dirigeable.



Le « Dupuy-de-Lôme qui survola Montignies le 20 août 1914

Mais la douceur de cette matinée d'août ne peut nous faire oublier la guerre. C'est, peut-être, c'est sans doute, à quelque mission périlleuse que va ce dirigeable.

Nous prions Dieu de lui accorder plein succès et heureux retour.
Dans la matinée, des soldats anglais passent devant la grille. Notre Mère envoie Mère Marie U… leur offrir quelques rafraîchissements. Plusieurs s'approchent alors de l'entrée du parc; Mères et enfants vont saluer nos Alliés et leur souhaiter bonne chance.
Dans l'après-midi, nos élèves sont allées à Bousignies-sur-Roc, où campe un assez fort contingent de soldats français. Elles ont tenté de se renseigner sur la situation militaire, mais en vain; nos petits soldats marchent à l'aveugle, sans savoir où on les mène; on leur dit que tout va très bien: cela suffit.

Patriotisme et Charité

———————-

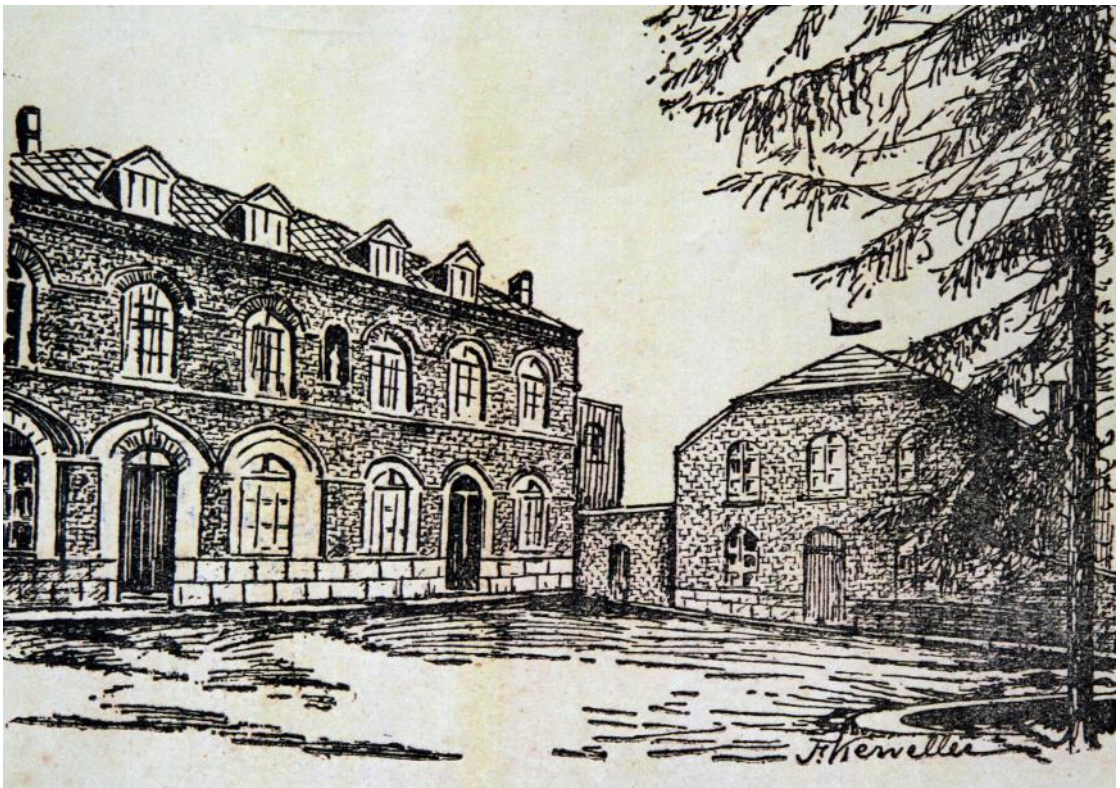
Dans la soirée, c'est à Montignies même que s'arrête un régiment français. O joie ! Ce sont des Bretons de Vannes, commandés par le capitaine de la Fare, dont la famille est connue à Saint-Pol. Tout notre monde séculier court d'instinct au-devant de ces chers compatriotes. Notre Mère les fait inviter à venir jusqu'à *Villa Maria* pour se restaurer.



Le château de Montignies, rebaptisé *Villa Maria* durant le séjour des Ursulines

Mais la consigne est formelle: les soldats ne peuvent s'écarter de leur lieu de campement. Notre Mère leur fait alors porter sur place du pain, du chocolat, du beurre, de la bière…, et ils acceptent, heureux surtout d'être servis par des Bretonnes. Ils racontent que partout on leur fait la fête; on les accueille comme des libérateurs; on ne se lasse pas de les régaler; et cette sympathie de la population belge les émeut et enflamme leur courage. Ils sont pleins d'allant, sûrs de vaincre.
« La défaite est impossible, puisque les chefs garantissent la victoire. »
Nous reprenons confiance au contact de la bravoure française. Sans doute, les renforts anglais et français réclamés hier par les autos à l'allure vertigineuse arriveront à temps pour décider du succès de nos armes et humilier à jamais l'orgueil germain.

21 *Août*.— Ce matin, le grondement du canon est continuel et beaucoup plus fort. L'ennemi se rapprocherait-il ? Le bruit court au village qu'il est à Charleroi et qu'on se bat dans les maisons de cette ville. Des évacués en auraient apporté la nouvelle. Si cela est, notre situation peut devenir critique, d'un moment à l'autre.
Vers 10 heures, des fenêtres de la buanderie, nous apercevons de nouveaux régiments français arrivant à Montignies. Quand ils passent sous nos murs, le cri de « Vive la France ! » jaillit de nos cœurs. Quelques instants après, les officiers nous font demander si nous pourrons loger quelques-uns d'entre eux, la nuit suivante, car ils font halte ici, jusqu'à nouvel ordre. Notre Mère met à leur disposition tout le bâtiment du pensionnat, et fait dresser une table pour leur repas de midi dans notre parloir.



Montignies-Saint-Christophe
(*Le Pensionnat*, détruit par les obus, le 24 août 1914)

Le cuisinier des officiers s'installe au fourneau, près de nos sœurs, qui l'aident cordialement dans sa besogne. Et tout le jour, les pantalons rouges vont viennent dans notre parc; nous ne nous lassons pas de les contempler. Ils appartiennent au 18è de Bayonne (Pau), et, en vrais Méridionnaux, ils sont bavards, insouciants, joyeux, sûrs d'eux-mêmes. Ils nous montrent des médailles de N.D. de Lourdes, dont plusieurs sont allés solliciter la protection, avant leur départ; ils nous demandent d'autres médailles et, volontiers, nous dépouillons nos chapelets pour les contenter. Ils sont pleins d'estime et d'affections pour leurs chefs, pour leur régiment, dont ils nous citent la fière devise:
« On te connaît, le 18è ! L'ennemi ne tient pas devant toi! »
Il en est, cependant, qui se montrent soucieux. L'un d'eux ne peut retenir ses larmes en pensant à ceux qu'il a quittés pour ne plus les revoir peut-être. D'autres s'amusent comme des enfants avec notre petite Hortense, dont les deux ans ne sont nullement effarouchés par la grosse voix et les moustaches de ses nouveaux compagnons de jeu.
Par contre, la préoccupation des chefs est visible. A mi-voix, ils se concertent, ils consultent leurs cartes et ne font guère honneur au succulent repas qui leur est servi.
Au dessert notre chorale leur fait entendre le chant de Botrel : « En français toujours! », puis un cantique à Marie : « Sur notre beau pays de France ! »

Tous sont émus; le colonel remercie Notre Mère en termes exquis, où il veut faire dominer la note de la confiance; confiance dans la victoire, confiance dans le retour de la politique française à un esprit moins anti-religieux et dans la fin prochaine de notre exil. Puisse-t-il dire vrai !

Voici en quels termes, dans Une âme vaillante et rayonnante, s'exprime, au sujet de cet accueil, le lieutenant Léon Asson du 18è Régiment d'Infanterie, mort au champ d'honneur, le 16 septembre 1914 :

« A Montignies, petit village de 400 habitants, aux maisons essaimées dans un nid de verdure, j'installe la popotte dans le couvent des sœurs françaises de Saint-Pol-de-Léon. Ces bonnes sœurs sont dans le ravissement de voir les uniformes français. Toute la Communauté nous entoure, et la Supérieure, fort affable, nous fait dresser une table, dans le salon de réception. Nous faisons un excellent repas arrosé de bons vins.
« Ma section est commandée pour garder la route de Mons. Une demi-section prendra le service de jour, et l'autre, le service de nuit; un sergent est chef de poste, mais, comme la cavalerie ennemie est signalée à une très courte distance, (30 kilomètres environ), je tiens à être souvent avec mes hommes, et, ce soir, je prends la résolution de passer la nuit avec eux.
« En rentrant au Couvent pour dîner, je constate avec plaisir que les bonnes sœurs ont confectionné pour nous une très jolie corbeille de fleurs tricolores, et, au dessert, elles nous font la très touchante et bien émotionnante surprise de venir nous chanter une romance sur l'Alsace et un cantique en l'honneur de la France.
« Bonnes Sœurs exilées, qui priez pour le salut et pour la gloire de notre Patrie, soyez bénies pour les moments de douce émotion que vous nous avez procurés, grâce à vos délicates attentions. »



Détail intéressant : au moment de servir le potage, le cuisinier militaire, peu expert dans son métier, demande à Sœur Gertrude de vouloir bien goûter son bouillon. Or le bouillon est gras, et nous sommes au vendredi. La pauvre Sœur embarrassée court faire trancher son cas de conscience par Notre Mère, qui calme ses inquiétudes.
Les officiers se montrent, en riant, les écriteaux de « Cloture » affichés à nos portes. La guerre fait bon marché de la clôture, comme de tant d'autres choses.
Un jeune lieutenant, parent de Mère M.I…, de Bordeaux, se fait conduire à la chapelle, où il prie longuement, avec une ferveur des plus édifiantes.

Marié depuis trois mois, la guerre l'a surpris en plein bonheur; on lit sur ses traits, toute l'amertume de son sacrifice; il a la ferme conviction de ne point échapper à la boucherie. Mais, lui, du moins, sait où puiser la force de l'immolation. Que peuvent devenir en face d'une telle perspective ceux qui n'ont pas la foi ?
Par bonheur, ceux là sont le petit nombre au 18è. Chefs et soldats paraissent très bien pensants.
Ce soir encore, notre parloir a servi de salle à manger aux officiers. Puis l'état-major s'est rendu chez M. Desprez, ou il loge. Les chambres du pensionnat sont occupées par des capitaines, lieutenants, sous-lieutenants; aux dortoirs couchent les sous-officiers et les ordonnances. Les lits de nos fillettes sont bien un peu courts pour ces hommes; mais ils sont encore préférables à la paille des granges dont ils auraient dû se contenter ailleurs.
Malgré la fatigue, plusieurs de nos nouveaux pensionnaires sont restés, fort avant dans la nuit, écrire des lettres aux leurs. Pour combien ces lettres seront-elles un dernier adieu ? Il n'y a plus à se dissimuler, les choses ne vont pas toutes seules. La violence et la continuité de la canonnade montrent assez que la bataille est acharnée et toute proche; l'air grave de l'état-major à lui seul nous convaincrait de l'imminence du danger. Mais l'ensemble de la Communauté conserve son calme et son sang-froid.
Nous avons, du moins, fait aujourd'hui la plus douce des constatations: malgré la propagande antimilitariste, la valeureuse armée française existe encore; la confiance et l'affection des inférieurs répond à la bonté toute paternelle des chefs et assure l'union contre l'ennemi commun: en dépit des angoisses de l'heure c'en est assez pour nous conserver l'espoir de vaincre.

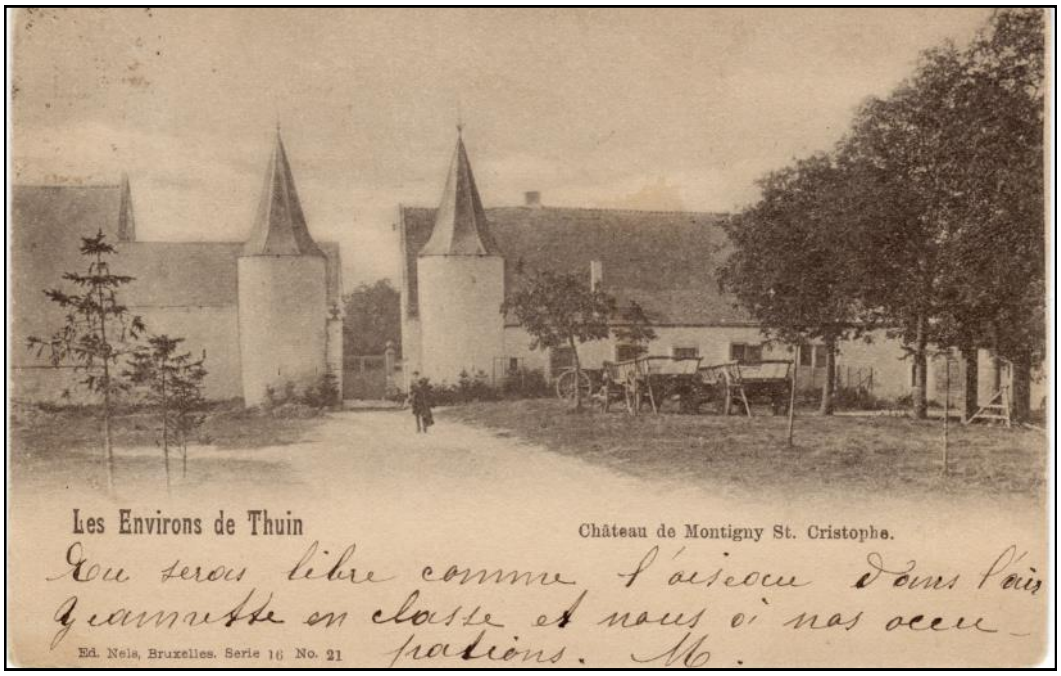
22 *Août* - 23 *Août.*— Le 18è est parti en hâte, cette nuit. Une alerte sans doute; il est incontestable que l'ennemi se rapproche… Vers 10 heures, ce matin, un aéroplane a survolé longuement le château. Français ? Allemand ? Nous l'ignorons. Il passait à une assez grande hauteur et a disparu dans la direction de la France

Au grand galop de leurs chevaux, des artilleurs sont arrivés après-midi; leur convoi, comprenant dix-huit pièces de canon, des voitures de munitions, de ravitaillement, etc...a dégringolé avec fracas la pente qui mène au pont romain.



En une heure, tous les véhicules étaient dételés, dans les prairies avoisinant la rivière; des centaines de chevaux, alignés dans un ordre parfait et toujours montés par leurs cavaliers, descendaient,

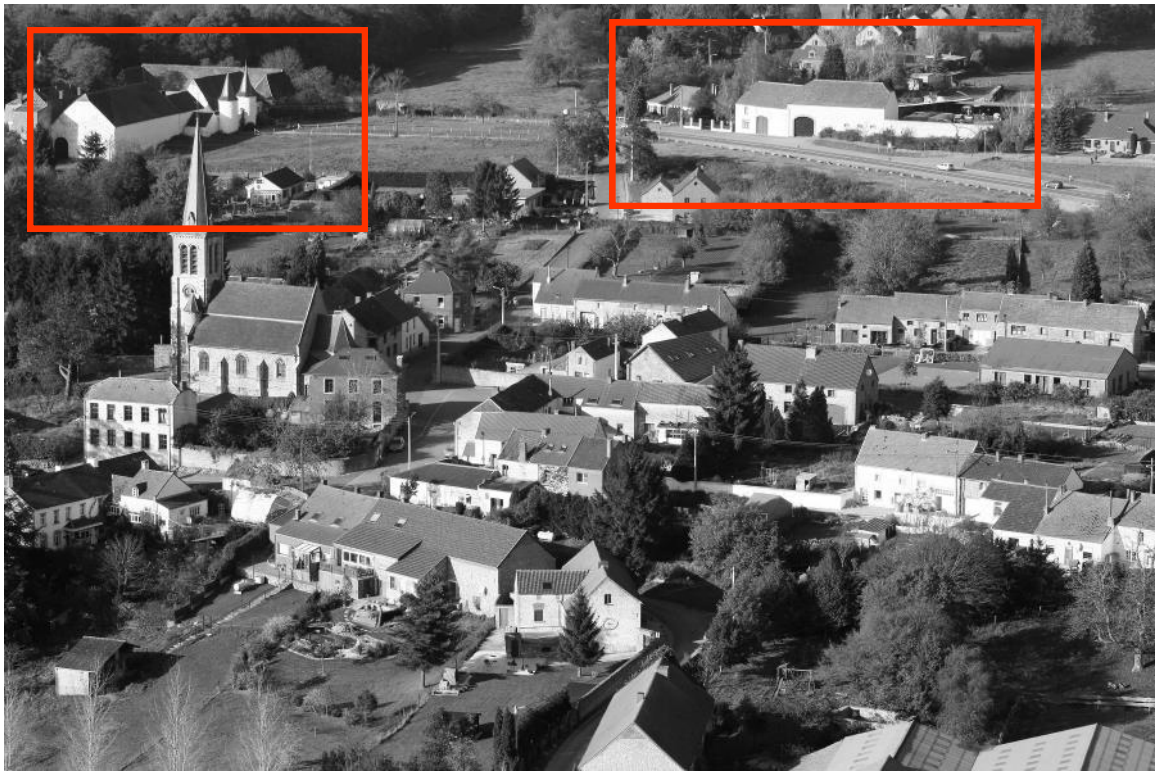
par bandes dans la rivière; ils s'y désaltéraient, s'y baignaient les jambes, puis, sur un signal donné, remontaient la berge; un nouveau signal, et d'autres les remplaçaient dans l'eau rafraîchissante, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout les chevaux eussent passé dans la rivière. Le spectacle était des plus intéressants; mais les moins braves d'entre nous sentaient défaillir leur courage.
Entre-temps, le 57è d'infanterie arrivait aussi de Bousignies. L'état-major se dirige, immédiatement, vers *Villa Maria* , retient les dortoirs et les chambres du pensionnat pour la nuit suivante, plus les chambres libres de l'Aumônerie.
Ils sont à peine installés que quelques officiers d'artillerie arrivent par la porte Mathon.



La porte Mathon se trouvait entre les deux tours et donnait accès au parc des Ursulines

Une religieuse s' avance pour les recevoir: « Excusez notre invasion, ma Sœur, lui dit un capitaine; mais vous aimez mieux nous subir que de voir les Boches, je suppose ? » — « En effet! Mais les Allemands sont donc si près? » — « A quelques kilomètres seulement; vous l'ignoriez ? » — « Mais alors, ils vont être ici sans retard » — « Non, non, puisque nous voilà! Ils n'avanceront plus, soyez tranquille ! On va les reconduire en Allemagne de la belle façon! Seulement, vous pouvez vous vanter d'avoir eu de la chance. Nous arrivons juste à temps ! »
Là-dessus, les artilleurs aussi demandent du logement. On leur objecte qu'ils arrivent trop tard; mais devant leur déconvenue, des dortoirs sont aménagés dans les classes qui occupent le rez-de-chaussée du pensionnat, et ils s'en montrent ravis. L'un d'eux, grand et bel homme, choisit pour lui un tout petit lit de fillette et assure, en riant, qu'il y dormira fort bien, si l'ennemi lui en laisse le loisir.
A Mère Econome aussi, un sergent déclare: « Eh bien! ma Sœur, vous l'échappez belle! Un peu plus, vous aviez les Prussiens sur le dos! »
Dans la soirée, les brancardiers de l'artillerie apportent un blessé qui a reçu une ruade en pleine poitrine. Un major lui donne les premiers soins, assurant que le cas n'est pas mortel.
Un peu plus tard, les fantassins à leur tour apportent un de leurs camarades atteint d'une angine et brûlant de fièvre. Puis un second fantassin, étendu sur une civière, est conduit ici par deux braves gens du village qui l'ont trouvé, sans connaissance, au bord du chemin. Le major est inquiet pour celui-ci. Rien ne peut le tirer du coma. Pauvres enfants de France! De quel cœur on les soignera! Mais pourrons-nous les conserver? Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, ne serons -nous pas submergés par le flot des envahisseurs ?

Les soldats d'aujourd'hui, artilleurs et fantassins n'ont plus l'air rassuré, l'allure joyeuse de leurs devanciers. Certaines phrases, entendues çà et là, donnent le frisson aux pusillanimes. On dit que, sur la carte d'état-major, *Villa Maria* est indiquée comme pouvant fournir un fort d'arrêt. Les officiers font le tour du parc, inspectent les murs, se concertent sur la façon de s'organiser pour la résistance. « Il est grand temps de graisser nos canons! », chuchotent-ils.
Nos voisins, M. Mathon et M. Desprez, ont, par malheur, reblanchi les murs de leurs habitations, tout récemment. De la sorte, ces maisons, qui dominent le village, forment un point de mire pour l'ennemi. Les officiers s'en inquiètent; ils se demandent s'il n'y aurait pas lieu de se défier de notre entourage. Nous le rassurons; l'âge de M. Desprez le rend bien impropre au métier d'espion, et le belge loyal qu'est M. Mathon avait assez de sa ferme, sans s'occuper des affaires du roi de Prusse.



En haut à gauche la ferme de M. Mathon, à droite, la ferme de M. Desprez

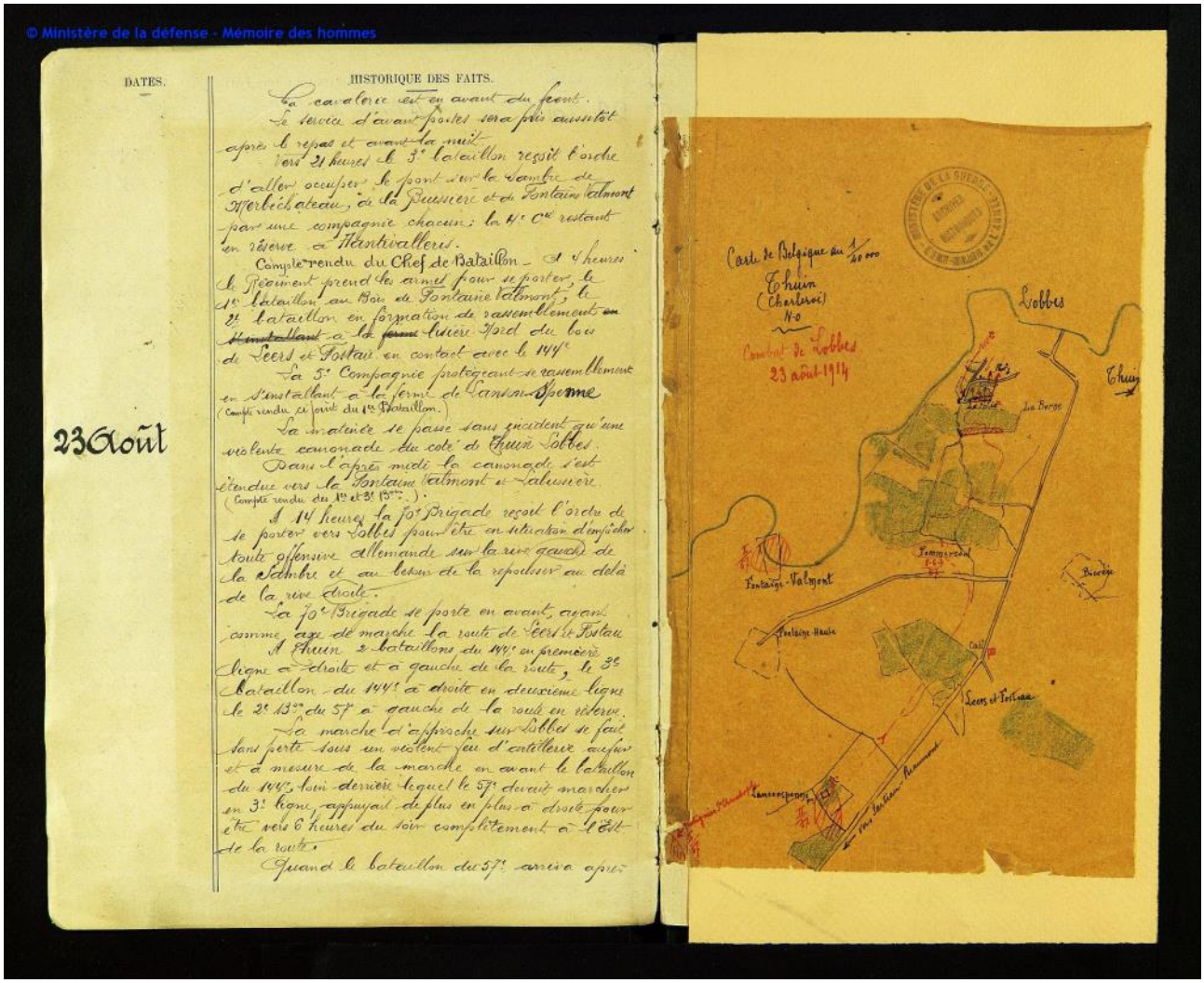
Pour le repas du soir, les officiers d'infanterie sont servis dans la salle de Communauté; ceux de l'artillerie dans le parloir. Au dessert, comme hier, nos Sœurs chantent la même romance et le même cantique, à la salle de Communauté. Les officiers remercient de tout leur cœur; mais leur préoccupation est évidente. Sur la table, des cartes d'état-major sont déployées. Quelques-uns n'ont pu s'arracher à leur étude, même le temps du repas. Notre Mère offre des « Agnus Dei » à ceux qui vont avoir si grand besoin de la protection divine. Le colonel, galamment, la prie d'épingler elle-même l'insigne bénit près des décorations dont sa poitrine est déjà constellée. Notre Mère s'exécute, toute tremblante d'émotion. D'ailleurs, cette fois, le colonel lui parle sans ambage et lui révèle l'imminence du danger: « Cette nuit encore, vous pourrez dormir tranquilles, lui dit-il; mais, demain, vous en entendrez! »
Le colonel d'artillerie lui fait des déclarations identiques. « Sans doute, ils n'arriveront à vous qu'après nous avoir passé sur le corps, ajoute-t-il; cependant, il faut s'attendre à tout ». Puis, il exprime son intention de fortifier « *Villa Maria* »; des sapeurs passeront la nuit à creuser des tranchées, autour du parc. La position sera étudiée de façon à placer avantageusement des batteries, au cas éventuel d'une approche ennemie. Le malheureux château, transformé en centre de résistance, peut donc devenir aussi l'objectif des canons allemands. Mais, c'est encore le colonel qui le dit, à l'heure qu'il est, les intérêts individuels ne comptent plus; tout est sacrifié à la patrie.

Nous avons de bonnes caves; au moment du danger, elles nous serviront de refuge. Rangées sous la véranda, autour de Notre Mère, nous écoutons consternées, ces révélations peu réconfortantes. Plus encore que le côté critique de la situation, l'humiliation de la défaite nous accable. Dire que, demain peut-être, il faudra imposer silence à notre fierté de Françaises, devant un vainqueur arrogant! Que le Seigneur nous soit en aide!

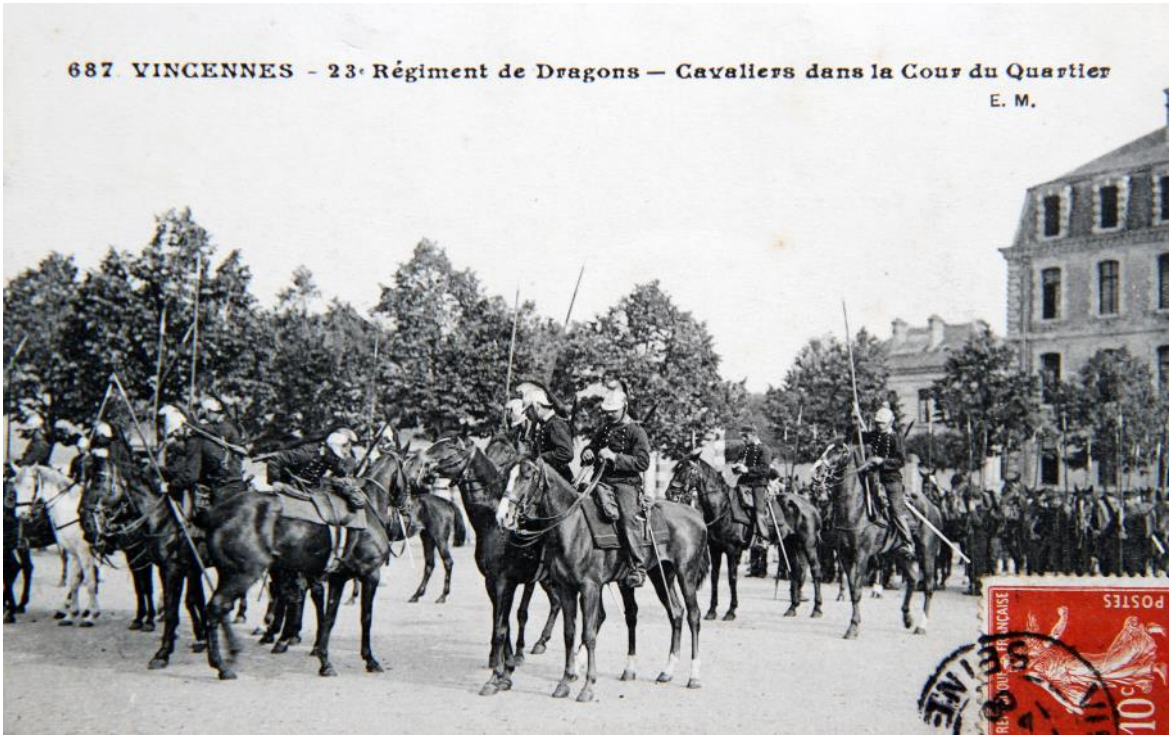
Voici soudain que la grille du parc s'ouvre, pour laisser passage à une automobile, une grande et belle limousine, d'où descendent deux Messieurs, l'un âgé, l'autre encore assez jeune, une dame et trois enfants qu'accompagne leur gouvernante. Ces personnes, habitant un château près d'Huy, se sont enfuies après la prise de Namur, ne voulant pas tomber aux mains des Allemands. Elles se dirigent vers Mons, que l'ennemi occupe déjà, ainsi que Charleroi, lorsque des soldats français leur firent rebrousser chemin et les conduisirent ici. Nous leur préparons des lits, dans la salle de la Communauté pour les dames, chez M. l'Aumônier pour les messieurs.

Cet incident clôt la dramatique soirée, prélude, sans doute, de jours plus dramatiques encore. Nous nous rendons, après une fervente prière, à nos dortoirs où bien peu, cette nuit, trouveront quelque sommeil. A peine la Communauté s'est-elle retirée qu'arrivent deux cavaliers: un officier de dragons et son ordonnance. Sœur M. et Sœur R. les reçoivent. Depuis trente-six heures, ils sont à cheval; l'officier, tout jeune, confie qu'il a reçu, aujourd'hui, le baptême du feu, et que la journée a été bien rude. Il est harassé de fatigue, mourant de faim et de soif. Le 57e vient de partir précipitamment. Nos deux cavaliers pourront donc trouver, au pensionnat, les bons lits dont ils ont grand besoin.

Extrait des Journaux des Marches et Opérations montant l'itinéraire suivi par le 57e Régiment d'Infanterie jusque la bataille de Lobbes à Heuleu



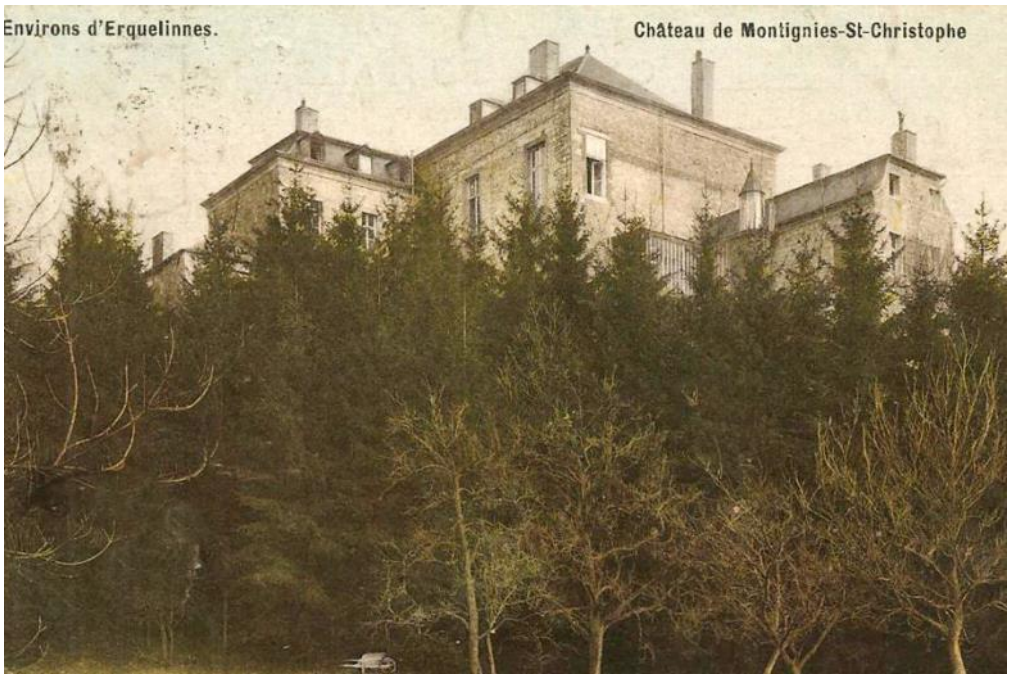
Après les avoir restaurés, on les y conduit, leur promettant de les réveiller, à 4 heures, le lendemain. « Ils ont perdu leur régiment, disent-ils, et doivent se mettre au plus tôt à sa recherche . » D'après les officiers d'artillerie, ils sont plus vraisemblablement envoyés en reconnaissance de nos côtés.
Toute la nuit, les travaux de défense s'organisent, un capitaine et quelques soldats visitent minutieusement coins et recoins du parc et du château; ils s'assurent des lieux de retraite, au cas où l'ennemi pénétrerait dans la place. La terrasse leur semble une position avantageuse, ainsi que le petit jardin de la serre chaude et la partie nord du jardin anglais. Celles de nos Sœurs qui les accompagnent dans leur inspection domiciliaire les prient de modérer le ton de leurs conversations et d'étouffer, si possible, le bruit de leurs pas, car quelques-unes parmi nous n'ont pas l'humeur guerrière; ces allées et venues nocturnes, ces préparatifs que l'on devine sont bien de nature à leur inspirer l'angoisse. Il en est même qui n'ont pu tenir au lit; et de fait, à l'heure que nous vivons,l'incertitude est pire que tout le reste. (Nous sommes dans la nuit du 22 au 23 août)



Le 22 août à 16 h 30, le 23e Régiment de Dragons est rassemblé sur la route de Solre sur Sambre à Montignies Saint Christophe

Au milieu de la nuit, l'auto de nos réfugiés d'Huy est réquisitionnée pour une reconnaissance du côté de Beaumont. Elle revient au bout de quelques minutes, n'ayant pu atteindre le but désigné; un militaire part seul alors, à bicyclette; à son retour, on nous dit que tout va bien; mais faut-il le croire?
L'officier de dragons, réveillé à 4 heures, comme il l'avait demandé, s'est rendormi aussitôt, brisé de fatigue. Il a fallu que son ordonnance l'arrachât du lit, tant il était à bout de forces. Avant de partir, il prend en hâte une tasse de café au château, et questionne la religieuse qui le sert: « Navez -vous pas peur ma Sœur ? » « Je vous avoue que je suis la moins brave de la maison; je me méfie tant des Prussiens! »
— « Ah! Vous pouvez vous en méfier! J'espère cependant qu'ils ne s'amuseront pas à vous massacrer. Donnez-leur bien tout ce qu'ils exigeront. Et puis, quand les bombes pleuvront, réfugiez-vous dans vos caves. »
Un autre officier, tout jeune aussi, demande à être conduit à la chapelle: « Je ne pourrai assister à la messe, dit-il; mais je désire me recueillir un instant, car j'ai le pressentiment que je

n’échapperai pas aux balles. Il y a six semaines que je suis marié ! Dieu merci, ma femme est pieuse et courageuse. »
Au prône de la messe dominicale, M.l’Aumônier nous apprend la mort de notre saint et bien-aimé Pontife, Pie X. Cette douloureuse nouvelle met le comble à notre consternation. Les plus braves ne peuvent s’empêcher de ressentir les atteintes de la tristesse.
Au déjeuner, Notre Mère demande à la Communauté de se réunir, à 9 heures. Nous pressentons de graves communications et acceptons d’avance les sacrifices possibles. Mais Notre Mère nous recommande seulement une grande prudence. Qu’on ne sorte pas du château, et, à la moindre alarme, que toutes descendent à la cave !



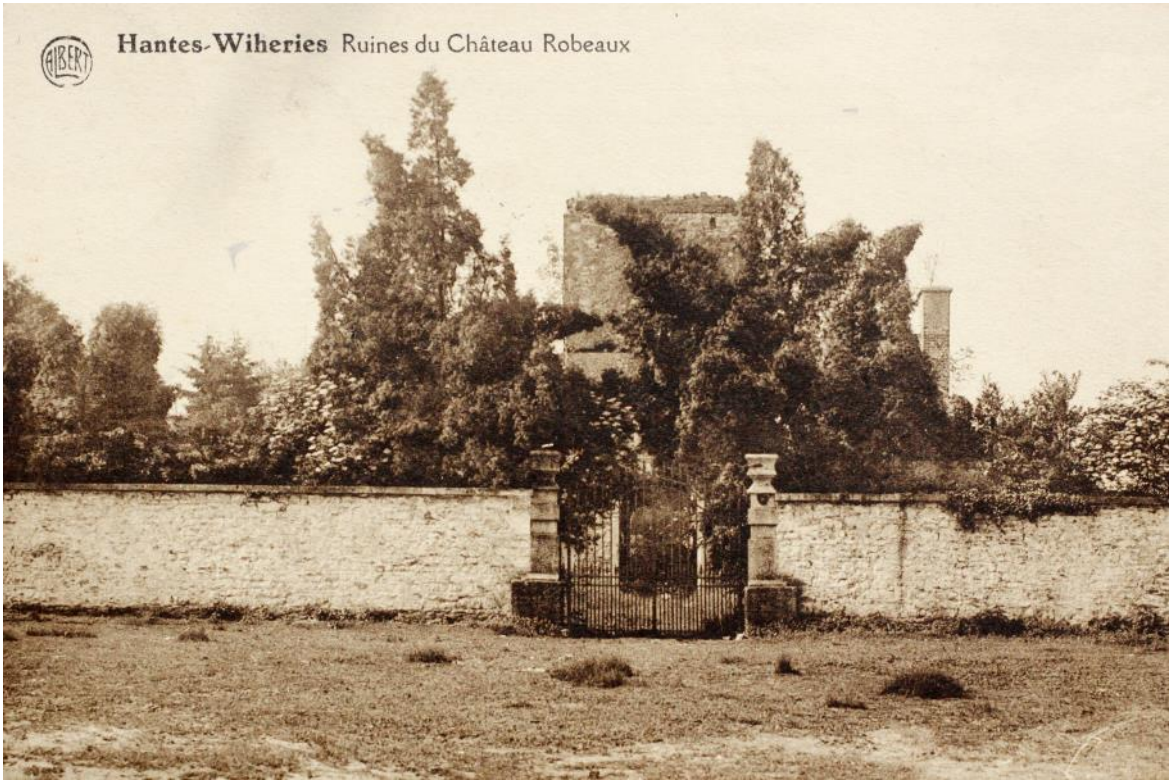
Les caves taillées dans la roche, pouvaient servir d’abris

Vers 9 heures commence, tout près, une canonnade ininterrompue. Les artilleurs ont dressé leurs batteries dans les champs qui bordent la route de Solre. Du grenier, on les voit très bien; leurs obus sont dirigés vers la Sambre. On dit, au village, qu’une bataille acharnée se livre à Merbes-le-Château, occupé par les Anglais. Aussi, quelle agitation à Montignies! Quel désarroi ! Des réfugiés arrivent de partout, affolés, harassés, n’ayant qu’une idée fixe : fuir, fuir, fuir à tout prix un ennemi terrible et trop puissant, hélas !

Après -midi, nous récitons le chapelet et nous chantons les Vêpres à la chapelle, tout comme à l’ordinaire; cependant, le canon ne cesse pas de gronder tout près, et, circonstance inquiétante, les artilleurs ont emporté leur malade, afin de ne pas l’exposer à tomber entre les mains ennemies. Ils ont eu bien de la peine à trouver dans le village une misérable carriole et un vieux cheval, et s’indignaient devant l’égoïsme des habitants. Ces malheureux Belges sont bien excusables en l’occurrence ! Qui sait s’ils ne devront pas, eux aussi, chercher sous peu leur salut dans la fuite?

Vers 4 heures, mouvement et bruit dans le village. Serait-ce l’ennemi? Non, c’est le 136e de Châlons-sur-Marne, qui arrive à marches forcées. Pauvres petits fantassins ! Ils n’en peuvent plus. Leurs habits poussiéreux, leurs traits tirés, leur aspect pitoyable font mal à voir.
La halte est commandée à l’entrée du village. Une compagnie s’installe dans la grange et la cour de M. Mathon; des bottes de paille forment, à nos soldats, une couche moelleuse, où ils délassent leurs membres fatigués. Mais par la porte entr’ouverte, ils ont aperçu les religieuses dans le parc. Aussitôt les mains se tendent : « Ma Sœur, une médaille ! Une croix ! Un chapelet ! » Comment résister au désir de ces braves ? Tout le stock de médailles bénites est distribué. Nous donnons tout, même des souvenirs bien chers. Le détachement coûte peu à des heures comme celle-ci.
La distribution est presque achevée, quand un bruit formidable nous fait tressaillir: « Rentrez, rentrez, mes Sœurs, font les soldats; ça se rapproche, vous savez! Ne restez pas dehors ! »

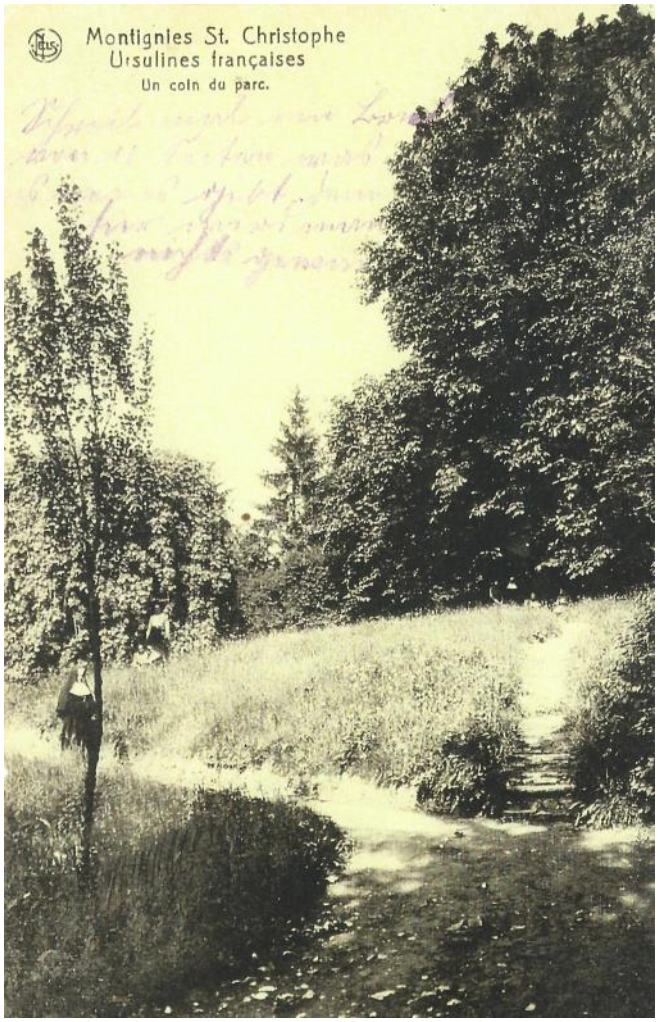
C’est en effet, le bombardement en règle de Montignies qui commence. Nous nous acheminons d’abord vers la cave; mais il est l’heure de l’Office; la chapelle étant plus exposée, c’est à la salle de Communauté que nous nous rangeons pour la divine psalmodie. La porte de l’oratoire est ouverte, nous sommes, là aussi, devant le Saint Tabernacle, et comme nous avons besoin de la Présence réelle en ce moment ! Le bombardement continue; c’est un fracas épouvantable dont le plus violent orage ne saurait donner l’idée; les obus doivent tomber bien près, car les murs tremblent, les vitres du grand portail volent en éclats; dans cet accompagnement sinistre, nos voix se font plus suppliantes: « *In te, Domine, spervi...Protege, Domine, populum tuum ! »* Avec quelle ferveur nous les redisons, et quel charme nouveau ont pour nous ces prières quotidiennes ! De toute éternité, le Seigneur a réglé la trajectoire de ces boulets allemands qui nous menacent. La vie et la mort sont entre les mains de Notre Père, que craindrions-nous ?
Cependant, les nerfs, tendus à l’extrême, subissent le contre-coup de chaque commotion. Quelques-unes ne peuvent se maîtriser, et un violent soubresaut, parfois même quelques pas vers la porte, sont le résultat de chaque nouvelle décharge. Mais le calme général en impose aux plus craintives, et nous terminons la psalmodie de l’Office sans trop de distractions.
Après une grande demi-heure, le bombardement cesse. L’ennemi cherchait, sans doute, à repérer la position exacte des batteries que ses *taubes* avaient dû lui signaler dans nos parages. Nos canonniers ayant eu le bon esprit de ne pas riposter, les Allemands renoncent à un vain gaspillage de leurs munitions. C’est pour nous le salut, car ils auraient tout de même fini par nous atteindre.
Après le repas, Notre Mère s’inquiète de l’absence des officiers; leur table est dressée, depuis le matin, et pas un de nos hôtes de la veille n’a reparu. Seuls, deux ou trois cavaliers ont demandé l’aumône de quelques tartines, sans prendre même le temps de s’arrêter pour les manger. Et cependant, notre artillerie est postée tout près; pour que ses chefs n’aient pu s’échapper une minute, il faut un danger immédiat.
Accompagnée de Mère Econome et de deux autres religieuses, Notre Mère sort pour avoir quelques renseignements. Le village est désert. Elles frappent en vain aux portes des maisons connues : pas de réponse ! Et là-bas, du côté de Leers-Fosteau et d’Hantes-Wihéries, les lueurs sinistres d’un vaste incendie embrasent le ciel.



Château incendié le 24 août 1914

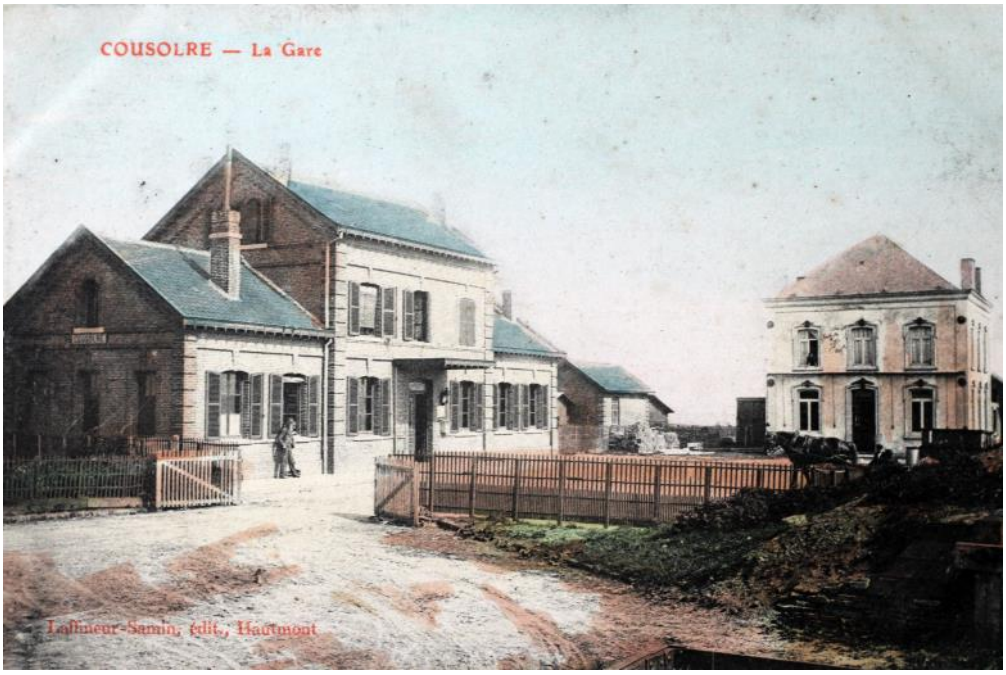
Un silence impressionnant a succédé au fracas de la canonnade. Notre Mère est anxieuse. Si tous fuient, n'est-il pas imprudent de rester ? Enfin, à travers les volets clos de M. Marin, sacristain du village, filtre un peu de lumière. Mère Prieure frappe à la porte, qui s'entrebaille avec prudence. Les appartements sont encombrés d'évacués d'Anderlues; ils vont y passer la nuit sur un peu de paille; aux premières lueurs du jour, ils repartiront, car l'ennemi occupera Montignies demain, c'est sûr ! Rien ne lui résiste, et cet ennemi n'est pas de ceux qu'on peut attendre paisiblement sur place ! Hélas ! L'incendie qui, devant nous empourpre l'horizon, le prouve assez ! M. Marin est perplexe et Notre Mère de plus en plus angoissée. Vainement, Mère Econome la raisonne; nous ne pouvons tout abandonner. Et puis, où irons-nous ? Une famille trouve toujours à se caser; mais une Communauté de soixante-dix personnes ! D'ailleurs, ces pauvres gens ont l'imagination frappée; on ne peut se laisser influencer par leurs récits; en pleine civilisation, des soldats ne vont point s'attaquer à des femmes ! Ce serait déshonorer leur victoire !
Les bonnes raisons ne manquent pas pour rester et, pourtant, Notre Mère ne peut s'y résoudre. A-t-elle le droit d'exposer la vie de 70 personnes ? Lentement, elle revient vers « *Villa Maria* »; sur le chemin, M. Roulé et sa fille, entendant des bruits de pas, entr'ouvrent leur porte avec précaution. Reconnaissant nos Mères, ils s'avancent, et, à voix basse, demandent pourquoi cette promenade nocturne. Notre Mère lui exprime son étonnement de trouver le village abandonné. M. Roulé est également surpris du départ général; pour lui, il ne songe point à s'en aller; à son âge, seul avec des femmes et des enfants, qu'a-t-il à craindre ? Mère Prieure lui demande s'il ne consentirait pas à atteler sa carriole pour conduire nos sœurs anciennes et malades jusqu'à la gare de Cousolre : s'il refuse, c'est que le Bon Dieu ne veut pas notre fuite, car comment imposer un trajet de dix kilomètres à de pauvres Mères qui reculent devant un tour de parc ?

Or, Rosa Roulé refuse énergiquement de se séparer de son père. Lui présent, elle n'a pas peur, mais s'il s'éloignait, elle ne vivrait plus ! Notre Mère comprend qu'il serait cruel d'insister.
Le retour au château s'effectue par la ferme Mathon. Là peut-être, se trouvera-t-il encore quelque visage humain. Dans la cour, une sentinelle veille. Notre Mère lui exprime le désir de parler à l'un de ses chefs. Un tout jeune lieutenant s'avance alors. Il est le seul officier cantonné dans la ferme. Notre Mère l'interroge sur l'exacte situation militaire. D'après lui, nous n'avons pas lieu de nous inquiéter; Montignies est seulement en troisième ligne; pour que nos défenseurs actuels aient à donner, il faudrait que les deux premières lignes fussent enfoncées, ce qui n'est pas probable; la journée nous a été favorable; les Allemands ont perdu beaucoup de monde, nous, pas du tout. D'ailleurs, la retraite telle qu'elle s'est effectuée jusqu'ici était prévue et voulue par nous. Les villages qui flambent ont été incendiés par nos soldats, non par l'ennemi, et cela pour des raisons stratégiques.



Une Ursuline faisant le tour du parc

Le recul prémédité par nos chefs se termine aujourd'hui même; demain, à notre tour, nous prendrons l'offensive et nous rejetterons les Allemands bien au-delà du Rhin.
Cet exposé rassurant, fait sur un ton de profonde conviction, calme un peu les inquiétudes de Notre Mère. Mais faut-il y ajouter foi ? Ce petit lieutenant n'obéit-il pas à une consigne ordonnant de dorer la pilule aux populations, pour empêcher une démoralisation générale ? Depuis la guerre, tant de fausses nouvelles ont été lancées ! Du reste, l'officier reconnaît lui-même que Montignies subira inévitablement demain un bombardement bien plus terrible que celui de ce soir. La blancheur de la ferme Mathon attirera, sans doute, les obus de ce côté, et il en tombera chez nous, c'est évident !
Puis l'officier questionne : « Avez-vous de bonnes caves ? — Excellentes, lieutenant ! — Alors, installez-vous-y, dès l'aube, et n'en bougez plus. Vos caves ont-elles double issue ? — Oui — C'est parfait ! Dans le cas contraire, il eût été dangereux de s'y enfermer; les obus pourraient mettre le feu au château et la chaleur produite dans la cave, par un tel brasier flambant au-dessus, y rendrait l'asphyxie inévitable. Mais si vous avez deux sorties, vous pourrez toujours vous échapper d'un côté ou de l'autre.— Et où aller, dans ce cas, et que devenir ? Songez que nous sommes soixante-dix personnes, dont plusieurs sont âgées, malades, infirmes, incapables de supporter les émotions et les privations que ces jours vont leur réserver.
Cette considération fait réfléchir l'officier. « Tant que cela ! Fait-il. Il est bien regrettable que la plus grande partie de la Communauté n'ait pas été éloignée plus tôt du théâtre de la guerre. Mais maintenant, n'est-il pas trop tard ? Vous ne pouvez plus fuir que du côté de la France. »
On lui nomme les Communautés Ursulines avoisinantes : Merbes, Walcourt, Croix, Mons, Tournai.
« Inutile ! L'ennemi occupe déjà tout ce coin de la Belgique, répond le lieutenant. Seule la route de Maubeuge est libre; mais comment atteindrez-vous Cousolre, pour y faire prendre le train à vos religieuses ? » Notre Mère n'en sait rien ! Elle voudrait voir l'officier commandant le détachement, et se rend chez M. Desprez, où il loge, lui dit-on. Cet officier est invisible. De plus en plus perplexes, nos Mères reprennent le chemin de *Villa Maria*. Sur la grande route silencieuse, il n'y a pas trace de civils. De loin en loin, on croise un militaire, silencieux aussi, et l'air affairé. Notre Mère aborde l'un d'eux. « La situation paraît bien grave ? » interroge-t-elle. — « Grave, ma sœur, Ah ! Je vous crois ! Ils sont là. On se battra, ici même, demain ! » Plus loin, à un officier la même question est posée. Sans ambages, celui-ci avoue que l'heure est on ne peut plus critique.
« Alors, il faut partir ? — Ce serait prudent; mais faites vite; dès la pointe du jour la mitraille fera rage et toute circulation sera impossible. » Maintenant, Mère Econome est d'avis, elle aussi, de renvoyer le gros de la Communauté. Elle s'offre à rester avec les compagnes que Notre Mère désignera.



Sur les entrefaites arrive M. l'Aumônier; son opinion est celle de nos Mères : Le départ s'impose. Puisque quelques religieuses doivent demeurer à Montignies, lui, non plus, ne s'en ira point : il veut les assister, dans les épreuves, du secours de son saint ministère. Notre Mère réussit, avec peine, à le faire revenir sur sa décision, la bande des partantes étant la plus nombreuse: il doit la suivre. Mère Prieure, elle-même, malgré sa répugnance à fuir le danger, admet que sa place est avec la Communauté. Le départ est donc décidé. Mais où aller ? Plus d'hésitations: nous retournerons au berceau de notre vie religieuse, à St-Pol. Nos parents et amis nous y accueilleront avec joie. Et qui sait , Le Collège sera peut-être sans personnel, par suite de la mobilisation; le vieux couvent nous ouvrira ses portes, peut-être pour toujours !

Là-dessus, Notre Mère fait part de sa décision à la Communauté, qui attendait, anxieuse, le résultat de ses démarches, en récitant pieusement le Rosaire. Mère Prieure annonce que l'évacuation ne peut plus être retardée, puisque nous voilà en plein feu. En conséquence, que chacune se tienne prête à partir. Mais qu'on ne s'encombre pas de bagages. Il faudra fournir à pied une longue étape; les valides devront soutenir les faibles; on doit aussi sauver les vases sacrés.

Le Conseil est convoqué immédiatement afin de désigner les religieuses qui resteront à *Villa Maria.* Après quelques minutes de délibération, les Mères Conseillères décident que tout le monde partira. S'il faut en croire les bruits qui circulent en Belgique, depuis deux ou trois semaines, la soldatesque allemande ne respecte rien ni personne. Dans ce village privé de toute autorité civile, si éloigné de tout centre, on ne peut, en conscience, laisser une poignée de religieuses exposées aux brutalités des soudards. Plutôt tout perdre que de se séparer.

Il est onze heures du soir environ. A minuit, M. l'Aumônier dira la Messe et nous fera consommer toutes les hosties consacrées, puis nous nous éloignerons de ce petit coin d'exil, devenu si cher à nos cœurs.

En route pour le pays natal

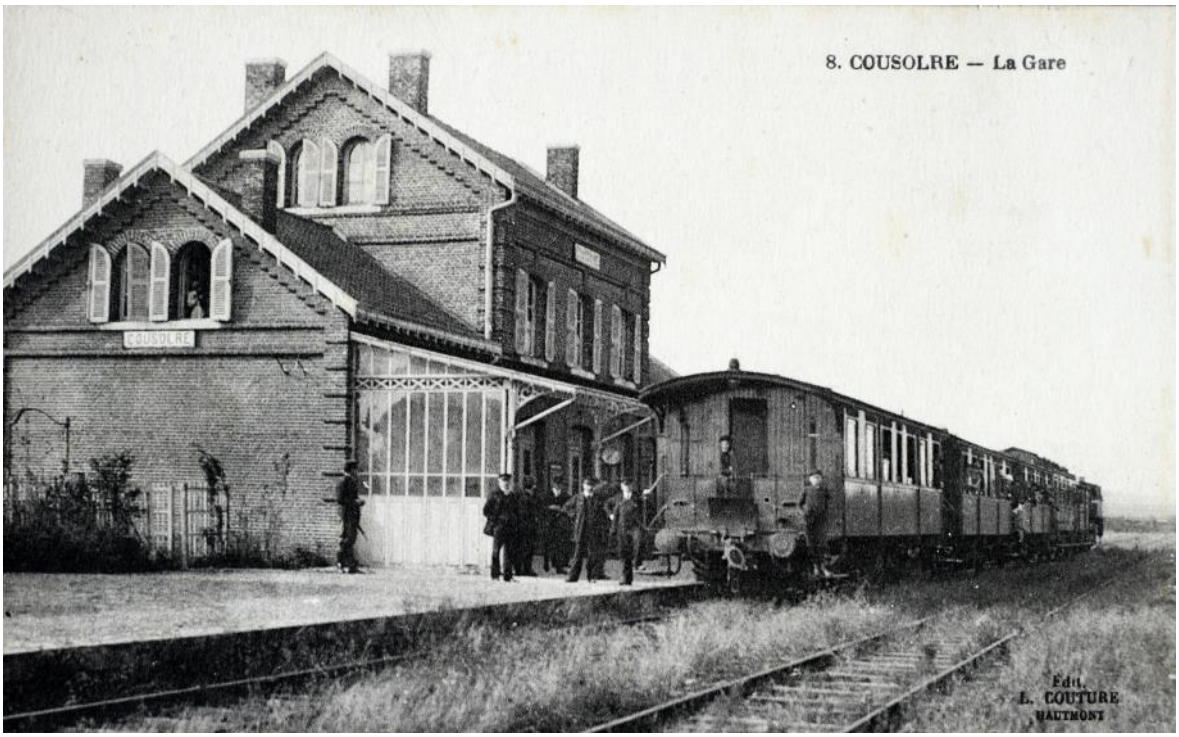
24 Août. — Après la Messe, où chacune a reçu cinq ou six hosties, il faut se presser: le colonel, à qui l'on est allé demander un passeport, a insisté pour que « l'on parte sur-le-champ; à 3 heures, et même plus tôt peut-être, il serait trop tard; le bombardement battrait son plein. »
On n'a pu trouver une seule voiture dans le village. *Gamin*, l'âne de la Communauté, est attelé; il traînera quelques Mères âgées; les autres feront à pied les dix kilomètres qui nous séparent de Cousolre. Pour plusieurs ce trajet nécessitera un effort surhumain. Sans un mot, sans une plainte, le cortège se met en branle. La nuit est noire; quelques fanaux sont emportés pour qu'on ne s'égare pas en chemin. Comme nous traversons la cour, les soldats viennent, en hâte, nous confier leurs lettres pour la France. Nous nous engageons silencieusement dans le chemin de Bousignies; plusieurs se réjouissent à la pensée de revoir bientôt la terre natale; d'autres enfin ont l'appréhension de l'inconnu; d'autres enfin s'illusionnent jusqu'au bout: la guerre va bientôt finir et nous reviendrons.



La place et l'église de Bousignies, première étape de leur retour.

De temps en temps, sur la route déserte, une sentinelle nous arrête, examine le passeport, puis nous continuons notre chemin, obligées parfois d'enjamber le cadavre d'un cheval qui gît en travers de la route. Nous croisons quelques automobiles portant de petits drapeaux tricolores; des officiers s'y trouvent penchés sur leur carte. A Bousignies, Mme Rigal vient au-devant de nous. Notre départ l'impressionne; mais elle ne peut se décider à quitter son cher village.
Des soldats encombrent la place de l'église; ils nous entourent, nous pressent de questions : « Vous partez ! Alors, ça va mal là-bas ? Vous venez de loin ? Vous avez vu les Prussiens ? Où allez-vous, etc., etc., » Nous contentons de notre mieux ces curiosités légitimes et rassurons nos interlocuteurs en leur répétant ce qui nous a été dit là-bas : que le recul est terminé et que la victoire décisive va être remportée le lendemain. C'est aussi ce qu'ils pensent. « Bien sûr, ma Sœur ! Eux, ils ne sont que 13 Corps d'armée, et nous, avec les Anglais et les Belges, on est maintenant 17 Corps d'armée en Belgique. Nos chefs, ils savent bien ce qu'ils veulent, ma Sœur !

C’est exprès qu’ils ont laissé les Prussiens venir jusqu’ici, parce que l’endroit est, pour nous, un bon champ de bataille. Mais maintenant, on va les enfoncer. On ira à l’arme blanche; ils ont peur de l’arme blanche, les Allemands ! Ils n’aiment que leurs canons, et encore, leurs obus n’éclatent même pas ! N’allez pas loin, ma Sœur. C’est pas la peine. Vous allez pouvoir rentrer chez vous, tout de suite. » Nous disons *Amen* à tout et demandons au bon Dieu de ne pas infliger une trop cruelle déception à ces braves gens.
Nous poursuivons notre route; maintenant, la nuit s’éclaire fréquemment de la clarté des projecteurs; et, déjà, le canon tonne derrière nous. Pauvre Montignies ! Il est à peine 3 heures; son bombardement commence ! Au-delà de Gérard-Croix, nous devons nous ranger pour livrer passage à un convoi d’artillerie; les chevaux sont lancés à une allure désespérée; on sent des gens qui ont peur d’arriver trop tard.
A l’entrée de Cousolre, d’autres soldats nous assaillent de questions. Ceux-ci sont de la réserve de l’active; ils n’ont plus l’enthousiasme un peu naïf des jeunes troupes entrevues jusqu’ici. L’un d’eux nous confie qu’il est bénédictin; plusieurs sont des pères de famille. Tous se rendent compte que la situation n’est pas brillante; mieux renseignés, ils savent que les Anglais ont eu le dessus hier, dans un combat livré sur les bords de la Sambre, et ils pressentent que, dans sa marche victorieuse sur Maubeuge, l’ennemi ne peut tarder à se mesurer avec eux. Ils connaissent aussi notre infériorité numérique et n’ignorent pas les réelles qualités militaires des Allemands.
C’est donc une vraie agonie pour ces hommes jeunes encore; l’expression de tristesse mortelle empreinte sur leur visage nous met, à nous aussi, du noir dans l’âme.
Il n’est pas encore 5 heures lorsque nous arrivons à la gare. Le guichet ne s’ouvrira qu’à 7 h. 1/2 et le dernier train partira à 8 heures; après quoi, on fera sauter la voie ferrée, paraît-il, pour que l’ennemi ne l’utilise pas; pareille mesure aurait déjà été prise à Erquelinnes et à Jeumont.



Aussi, à mesure que l’heure s’avance, la gare s’emplit d’une foule surexcitée, nerveuse, inquiète. Mme Martin-Herbecq, venue accompagner, jusqu’au train, des parents ou des amis, s’approche de nous : « Vous comptez partir toutes ? Demande-t-elle, ce sera impossible ! Le train va être surchargé. Que celles d’entre vous qui ne pourront y trouver place viennent chez moi. Je me ferai un plaisir de leur donner l’hospitalité, jusqu’à ce qu’elles puissent retourner à Montignies. » Son mari ne voulant pas abandonner le pays, cette bonne dame ne peut se résoudre à s’éloigner non plus. Elle aurait voulu faire partir sa mère et sa fille, mais ni l’une ni l’autre n’y ont consenti.

Nous voyant embarrassées de *Gamin*, elle offre de nous le garder jusqu'à notre retour, car nous reviendrons sans tarder » .
Enfin, à 7 h. 1/2, le chef de gare paraît au guichet. Notre Mère et Mère Econome sont au premier rang et demandent 73 billets pour Paris. Mais le chef de gare, après avoir regardé le passeport que nous a délivré l'autorité militaire, déclare ce papier insuffisant. Il lui faut nos 73 noms et un laissez-passer en règle avec le cachet de la mairie. Sur l'objection que la mairie de Montignies était abandonnée, dès la veille, le chef de gare conseille d'aller immédiatement à la mairie de Cousolre, pour s'y munir des papiers indispensables. Il faudra se hâter, car on court le risque de manquer le train; mais c'est le seul parti à prendre.
Notre Mère s'en retourne donc vers Cousolre; deux religieuses l'accompagnent. La place de la mairie est encombrée de cavaliers: dragons, hussards, artilleurs. Un vrai tapis de paille jonche le sol. Hommes et chevaux paraissent éreintés ; ils reviennent du combat; hélas ! leur air morne, abattu, fait assez voir que cet engagement n'a pas dû leur être favorable.
La porte de la mairie est assiégée par une foule de Belges fuyant, comme nous, devant l'ennahisseur. On se presse, on se bouscule. Notre Mère se demande ce qu'elle va devenir. Une des religieuses qui l'assistent, apercevant une sentinelle en faction, près d'une autre porte s'adresse à cet homme : « Ne peut-on pas entrer par là pour avoir des passeports ? — Cette porte-ci est réservée aux Français, l'autre est pour les Belges. » Nous sommes Françaises ! C'est le cas de s'en souvenir ! Notre Mère pénètre donc, sans aucune difficulté, jusqu'à un employé qui exige une liste détaillée de toute notre colonie. Dans une papeterie voisine, Mère Econome se munit d'une feuille de papier; en hâte, la liste est dressée, signée, munie du sceau de la mairie; il s'agit maintenant d'arriver à temps à la gare. Notre Mère gravit en courant, la route à pic qui sépare Cousolre de la voie ferrée; ses deux compagnes, haletantes, essaient, en vain, de la suivre : en quelques minutes, elles l'ont perdue de vue. Une telle agilité nous sauve. Il ne reste plus que 43 billets au chef de gare. Il les délivre à Notre Mère en l'autorisant à faire voyager sans billets le reste de sa bande.
A Ferrière-la-Grande, nous changeons de train. Celui dans lequel nous montons n'a plus de disponibles que les fourgons à bestiaux, et, encore, de nombreux évacués de Jeumont et d'Erquelinnes s'y trouvent déjà, lorsque nous y prenons place. Ces pauvres gens nous racontent qu'à 7 heures, ce matin, on leur a ordonné d'être tous partis pour 8 heures. Aussi ont-ils dû décamper sans rien emporter. « On tient à la vie plus qu'à tout, savez-vous ? » Mais quelle détresse, dans quelques jours, lorsque la surexcitation sera tombée et qu'à la vie facile, dont jouissaient ici les plus modestes ouvriers, va succéder la plus extrême indigence !
Le chemin de fer contourne la place forte de Maubeuge, fermée aux civils, dès les premiers jours de la mobilisation. Dans les champs avoisinant la ville, des soldats disposent un réseau de fils de fer barbelés, où l'on fera passer, nous dit-on, un fort courant électrique à l'approche des ennemis. Au reste, partout, ce sont des soldats et encore des soldats ! Des trains nombreux nous croisent, emportant à toute vitesse vers la frontière régiments et munitions. Sur beaucoup de wagons, nos futurs combattants ont écrit à la craie : « Trains de plaisir pour Berlin. » Et c'est le même cri enthousiaste qui répond à notre acclamation : « Vive l'armée ! Vive la France ! »
A Aulnoye, nouvel arrêt. Un train y rejoint le nôtre. O surprise ! Aux portières apparaissent des costumes d'Ursulines. Nous y reconnaissons nos Mères d'Amiens exilées à Croix-les-Rouveroy. Comme nous, elles ont dû fuir, mais, dès hier soir et sous une pluie de balles, car on se battait à Croix même. Comme nous, elles retournent à leur pays d'origine.

Texte rédigé par un journaliste américain , Irvin S.COBB

durant les premiers jours de septembre 1914

Un petit village du nom de Montignies-St-Christophe

Nous avons traversé le petit village de Montignies-St-Christophe tard dans l'après-midi -- tout juste vingt-quatre heures après le passage d'une colonne allemande qui avait la couleur de la poussière. Je vais essayer de vous le décrire tel qu'il nous est apparu.

Il me semble que je suis passé par ici il y a tout juste un an, voire un peu moins, même si je ne puis en être sûr. En visitant une région, il arrive souvent que celle-ci vous semble différente de ce qu'on en voit depuis la fenêtre d'un wagon de chemin de fer.

Néanmoins, il y a une chose dont je suis certain: si je ne suis pas déjà passé par ce petit village de Montignies-St-Christophe, je suis certainement passé par une cinquantaine de villages du même style -- chacun composé de maisons grises alignées comme les perles d'un collier le long d'une rue droite et blanche, avec des champs à l'arrière et des ormes à l'avant; chacun avec sa petite église laide, son négociant en vins, son troquet, son prêtre tout de noir vêtu et son unique gendarme affublé d'un sabre, d'une ceinture et d'un baudrier.

Je m'imagine bien avoir essayé de penser à quelque chose d'amusant à raconter au sujet de la splendeur minable du gendarme ou encore du goût acide du vinaigre vendu sous le nom de vin au bistrot du coin. En effet, à cette époque, j'étais censé écrire des articles humoristiques sur mon périple en Europe.

Mais à présent, quelque chose s'était passé à Montignies-St-Christophe, quelque chose qui l'avait fait sortir de l'anonymat des villages sans importance de ce coin supérieur-gauche de la carte de l'Europe. La guerre était passée par là et lui avait assené un coup.

Nous y étions arrivés juste avant le crépuscule. Nous nous étions dépêchés toute la journée, essayant de rattraper l'arrière-garde allemande ; mais, même s'ils se battaient en avançant, les Allemands se déplaçaient plus rapidement que nous. Ils avaient encerclé la partie sud de la Belgique tels des tonneliers plaçant des cerclages d'acier bien serrés autour d'un tonneau. Et tandis que l'étau s'était resserré sur la Belgique –- ou tout au moins sur cette partie de la Belgique -– les Allemands avaient déjà passé la frontière et foulaient de leurs pas le sol français.

De plus, nous nous étions souvent arrêtés, tant il y avait de choses à voir et à entendre. C'est ainsi que nous étions restés une heure à Merbes-Le-Château, où les Anglais avaient séjourné; et une autre heure à La Buissière, sur la Sambre, où des combats avaient eu lieu deux jours auparavant; mais Merbes-Le-Château est une autre histoire, et La Buissière aussi d'ailleurs. Juste après La Buissière, nous avions fait une halte dans le hameau de Neuville afin de faire réparer le pneu crevé d'une de nos bicyclettes par le touche-à-tout du coin.

Tandis que nous nous rassemblions dans cette rue étroite, juste devant son échoppe, et qu'une foule de villageois curieux s'agglutinait autour de nous, une ambulance

improvisée, portant sur le côté une croix rouge peinte par-dessus les lettres d'une enseigne de boulanger, grimpa la côte raide jusqu'au sommet de la rue pavée. A cette vision, les femmes postées dans l'embrasure de la porte de leur chaumière tordirent leurs mains rouges et ratatinées dans leur tablier et se mirent à chuchoter entre elles avec effroi. Le sifflement de leur voix allait et venait le long des maisons.

Le chariot semblait transporter un soldat français blessé que l'on avait retrouvé dans les bois par-delà la rivière. Il était le dernier à avoir été trouvé en vie ; autrement dit, depuis deux jours et deux nuits, il gisait sans aide dans les fourrés, le ventre vide et les plaies à vif. De plus, pendant ces deux nuits, il avait beaucoup plu.

A l'instant même où nous reprîmes la route, des tirs de canons se firent entendre devant nous en direction du sud-ouest ; nous suivîmes alors cette direction.

Le bruit des canons s'était fait entendre très distinctement tôt dans la matinée, puis moins distinctement vers midi. Ensuite, il y avait eu comme une sorte d'accalmie ; mais à présent c'était un « boum – boum – boum » constant et régulier, qui ressemblait plus à un léger battement qu'à un véritable son et qui était tellement éloigné qu'il peinait à parvenir jusqu'à nos oreilles. Cela faisait trois jours que nous suivions le bruit lointain des canons, essayant sans cesse de les rattraper tandis qu'ils avançaient, toujours en direction du sud, vers la frontière française. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous fouettions le vendre de notre cheval épuisé avec la lanière d'un long fouet et que nous nous dépêchions. En tout, nous étions au nombre de cinq, tous Américains. Les deux qui se déplaçaient à bicyclette nous servaient d'escorte et les trois autres suivaient derrière avec le cheval et la charrette. Nous avions acheté cet équipement le matin même et allions le perdre la nuit suivante. Le cheval était en fait une vieille jument d'une belle hauteur au garrot avec de petites blessures aux épaules et dont les fanons n'étaient pas rasés, comme c'était la mode pour les chevaux belges. La charrette, quant à elle, n'était rien d'autre qu'une épave dont les roues déformées couinaient à chaque rotation autour de leur axe

En fait, si nous avions pu les acheter, c'est tout simplement parce que les Allemands n'en avaient pas voulu.

La jument épuisée parvenait à peine à soulever ses jambes au poil hirsute et c'est en traînant nos pieds meurtris que, chacun à notre tour, nous la tirions par la bride pour la faire avancer. Pendant une heure ou plus, nous avions ainsi marché sur cette route droite et interminable, bordée de champs de couleur vert clair et vert foncé et dont l'alternance en cette période de moissons donnait à la campagne belge l'apparence d'un immense damier.

L'absence sur cette route d'autochtones, ainsi que d'attelages allemands, nous semblait assez étrange, surtout qu'auparavant nous n'avions pas arrêté de croiser des soldats ou de rencontrer des réfugiés.

Nous arrivâmes ainsi dans ce petit village appelé Montignies-St-Christophe. Son nom nous était apparu à un carrefour, sur un poteau indicateur à six directions - un nom assez imposant pour un village qui ne devait compter guère plus d'une vingtaine de maisons. Toutefois, le drame dont il avait été le théâtre avait complètement défiguré ce petit village frontalier et cette image allait hanter ma mémoire pour le reste de mes jours. A l'extrémité de la seule rue qui le composait se tenait, tel un avant-poste, un vieux château, sans aucun doute la demeure de la noblesse locale, avec un petit parc planté de hêtres et d'ormes. C'est précisément à l'entrée de ce parc que nous vîmes les premières traces de combats. Le portail entre les pilasses ébréchées en pierre était

entrouvert et laissait apercevoir, pendu à la branche d'un petit arbre, le manteau bleu, relativement neuf et cousu de fil d'or au col et aux poignets, d'un officier de la cavalerie française. En dessous de cet arbre, une botte de paille avait la forme d'un lit et on pouvait voir les cendres d'un feu de camp éteint. Sur l'herbe gisait un poulet bien dodu, tout juste prêt à être cuit. Au-delà de tout ceci, c'était un véritable capharnaüm : des sacs à dos français, des chemises de flanelle, des cartes à jouer, des fagots de petit bois pour le feu, des cantines recouvertes d'un tissu bleu ardoise avec d'étranges excroissances semblables à de petites cornes sur le dessus –- la preuve qu'il s'agissait bien de cantines françaises – de la paille éparpillée, de drôles de chaussures aux lacets défaits et un abri de service en toile ; bref, tout l'attirail d'un camp qui avait était soudainement et violemment dérangé.
En y repensant, il me semble que jusqu'à cet instant, aucun de nous n'avait songé à jeter un œil aux maisons et aux échoppes qui se tenaient au-delà des arbres du parc du château. Il faut dire que nous étions désespérément épuisés et que, ces trois derniers jours, nos yeux s'étaient habitués aux signes de misère, de désolation et de destruction que les conquérants laissaient en abondance derrière eux.
Tout à coup, je me rendis compte que ce village avait été littéralement dévasté. De notre côté, c'est-à-dire du côté nord et un peu aussi du côté ouest, il avait été pilonné par les Allemands. La réponse sans détours des Français été venue du sud. Le village entre ceux-ci avait subi toute la fureur dévastatrice de leurs feux soutenus. Les habitants avaient sans doute été avertis et avaient fui quand les tirailleurs allemands avaient surpris les français postés dans le parc. On les imagine détalant comme des lapins à travers les champs et les carrés de choux et abandonnant tous leurs biens et leurs effets dans leur demeure qui allait être détruite.

Une voie ferrée émergeait des champs et longeait l'unique rue. Elle avait été bombardée et avait explosé; les rails d'acier arrachés à leurs traverses se dressaient tels des rangées de dents pointues. D'autres obus étaient tombés sur la route, créant ainsi des monticules de pavés et des cratères d'une profondeur allant d'un mètre vingt à un mètre cinquante ou un mètre quatre-vingt.
Chaque maison que l'on pouvait apercevoir avait été bombardée, encore, encore et encore. La façade de l'une d'entre-elles avait été éventrée de telle manière que l'on voyait les mûrs arrières et les casseroles sur les étagères de la cuisine. Une autre n'avait plus de toiture et les tuiles qui l'avaient constituée n'étaient plus qu'un amas de déchets rouges et jaunes, empilés comme des tessons devant la porte d'un potier. Les portes étaient grandes ouvertes et les fenêtres sans plus aucune vitre et parfois même sans plus aucun châssis ressemblaient à des orbites sans yeux.
Deux maisons avaient pris feu et l'intérieur avait été réduit en cendres. Une odeur de brûlé se dégageait des ruines encore fumantes mais les épais mûrs de pierre avaient tenu bon.
Notre pauvre vieux canasson s'arrêta et se mit à renifler, puis à s'ébrouer. S'il avait eu assez d'énergie, il aurait fait un pas de côté avant de faire demi-tour. En effet, deux chevaux morts gisaient à présent devant nous – un grand gris et un rouan – leurs jambes complètement en travers de la route. Le gris était transpercé de part en part à trois places. Le sabot avant droit du rouan avait été arraché, comme tranché d'un coup de hache, ce qui donnait à la jambe un aspect non terminé, un peu comme le résultat d'une malformation. Ils étaient morts depuis quelques heures et leur carcasse avait déjà commencé à gonfler. La peau de leur ventre était tendue comme la peau d'un tambour.

Nous obligeâmes notre jument tremblante à passer ces deux chevaux morts. La route était alors jonchée d'objets divers : des sacs à dos, des manteaux, des cantines, des mouchoirs, des batteries de cuisine, des ustensiles de ménage, des bouteilles, des cruches et des casquettes. Des deux côtés de la route, les fossés profonds en étaient également remplis. Les casquettes et les sacs à dos, qui appartenaient tous à des soldats français, avaient été abandonnés dans la précipitation qui avait suivi l'escarmouche.
Les Allemands avaient chargé après avoir bombardé le village et les Français s'étaient alors repliés – du moins c'est ce que l'on pouvait en déduire. Dans tous ces débris, il n'y avait aucune trace d'objets de manufacture allemande ou qui auraient appartenu à des Allemands. Ceci nous intrigua particulièrement, jusqu'à ce que l'on comprenne que les Allemands se comportaient à la guerre comme dans leur vie de tous les jours, rassemblant de façon méthodique tous leurs effets après chaque combat, petit ou grand, et ne laissant rien derrière eux qui pouvait donner à leur ennemi une idée des pertes subies.

Nous approchâmes alors de l'église dont la flèche du clocher avait disparu. Si étrange que cela pouvait paraître, un petit drapeau tricolore français flottait encore à une fenêtre. En arrivant près de la taverne, ou du négoce en vins, au-dessus de la porte de laquelle on pouvait voir une enseigne avec une créature qui ressemblait à un lynx bleu, nous aperçûmes par la porte la moitié d'un pain et quelques bouteilles posés sur une table. Devant nous se dressait une maison un peu plus imposante avec des poiriers en façade et une belle grange sur le côté. Juste en dessous de l'avant-toit de cette grange, je ramassai la veste courte d'un soldat français, tellement neuve que la doublure blanche en batiste était à peine souillée. Etant donné que le col portait le nombre 18, elle devait appartenir à un soldat du Dix-huitième Régiment de Cavalerie. Derrière la grange, nous trouvâmes une pile de sacs à dos neufs, semblables à ceux qui équipaient les fantassins français et dont le poids faisait à peine la moitié, voire le tiers, des sacs allemands, lesquels étaient maintenus par des sangles et portaient au dos des lanières de cuir rouge.
Jusqu'à cet instant, nous n'avions rencontré aucun être humain dans ce village où régnaient le silence et la destruction. Cette absence était assez oppressante. Il n'y avait que des chats, assis sur les seuils des maisons ou sur les appuis de fenêtres. Nous entendîmes alors, provenant d'une grange, des meuglements lugubres poussés par des bêtes enfermées : des vaches, séparées de leur veau affamé et dont le pis était bien gonflé. Toutefois, aucune trace de chiens. Comme nous l'avions déjà remarqué dans d'autres villages dévastés, les chats étaient restés sur place tandis que les chiens belges, à la truffe pointue et ressemblant à des loups, avaient fui systématiquement avec leurs maîtres. Nous en avions encore la confirmation à Montignies-St-Christophe.

Sur un côté de la route se tenait une barricade, une construction faite de pierres et de mottes de gazon que les Français avaient érigée avant l'attaque et que les Allemands avaient à moitié détruite. Je dénombrai sur celle-ci trois chats, assis côte à côte et posément occupés à faire leur toilette.
Juste après avoir passé cette barricade, l'un de nous discerna, dans une remise située à l'arrière d'une maison criblée d'impacts, pratiquement la dernière maison du village, une très vieille femme qui nous observait au travers d'une brèche dans le mur. Il s'adressa à elle en Français, mais elle ne lui répondit pas, continuant juste à le regarder depuis son abri. Il s'avança vers elle, mais celle-ci disparut sans faire de bruit et sans dire un mot. Ce fut la seule personne aperçue en vie dans ce village.
Toutefois, à la sortie du village, la charrette d'un marchand de meubles s'approcha de nous; celle-ci avait été réquisitionnée par les autorités belges, civiles ou militaires,

pour servir d'ambulance. Elle était tirée par des chevaux éreintés et au-dessus des roues, tant à l'avant qu'à l'arrière, flottaient des drapeaux blancs avec une croix rouge en leur centre. Un homme tenait l'un des chevaux par la bride et deux autres suivaient la charrette en marchant. Tous trois portaient des brassards de la Croix-Rouge sur les manches de leur manteau.
Le dessus de la charrette était bâché, tandis que les extrémités étaient ouvertes. En regardant à l'intérieur, nous vîmes les cadavres de deux soldats – deux fantassins français. Les corps étaient allongés côte à côte à l'arrière de la charrette. Leurs pieds reposaient sur le siège et leurs jambes raides, dans leur pantalon rouge et ample, étaient inclinées vers le haut. L'ensemble donnait l'impression qu'ils étaient sur le point de basculer hors du tombereau.
Les bras revêtus de bleu d'un des deux soldats étaient tordus; ils formaient deux demi-cercles qui ne ceinturaient rien du tout et le mouvement chaotique des roues sur les pavés ronds défoncés les faisait se balancer de façon erratique. La tête du second était inclinée vers l'arrière, nous laissant ainsi voir son visage. Malgré le masque de boue qui maculait sa peau terne et blanche, on pouvait voir qu'il s'agissait d'une personne jeune au visage assez avenant. Même si, actuellement, celui-ci n'avait plus rien d'avenant.

En y regardant de plus près, nous constatâmes qu'il manquait une partie au visage de ce malheureux : sa mâchoire inférieure avait disparu. C'était devenu quelque chose d'abominable à regarder. La veille encore, ces deux infortunés avaient été des hommes, mais à présent ce n'était plus que des dépouilles qui allaient être traitées comme telles. Et en effet, en jetant un œil en arrière, nous vîmes la charrette quitter la route principale pour s'engager dans un champ où les coquelicots, semblables à des gouttes de sang, abondaient entre les sillons peu entretenus d'un champ de betteraves sucrières.
Nous nous arrêtâmes pour mieux regarder. Le tombereau traversa le champ de betteraves et s'avança jusqu'au bord d'un fourré où une tranchée avait été creusée. Les fossoyeurs, deux paysans en sarrau, se tenaient debout, le long du tas de terre fraîchement retournée à côté de la fosse. Ils avaient l'attitude des personnages que l'on voit dans les tableaux de Millet. Leur bêche était plantée dans le monticule de terre. Derrière eux, une rangée de peupliers se détachait de la ligne du ciel.
Après avoir été extraits de la charrette, les corps furent déposés dans la tombe peu profonde et les deux fossoyeurs commencèrent à les recouvrir de terre.

Nous réalisâmes alors que nous n'avions adressé aucun mot aux hommes qui conduisaient le tombereau, pas plus qu'eux d'ailleurs. Le long du chemin jouxtant la limite inférieure du champ où avait lieu l'inhumation se tenait une maison isolée, pas trop abîmée. Fixée sur la façade, une sorte de blason portant les armoiries de la Belgique indiquait qu'il s'agissait d'un poste de douane.
Un coup d'œil rapide sur notre carte nous permit de comprendre qu'à cet endroit, la frontière française formait une sorte de V dont la pointe s'avançait jusqu'à proximité du chemin. Si les fossoyeurs avaient creusé leur tranchée quelques quarante-cinq mètres plus loin, les corps de ces deux Français auraient reposé en terre natale.
A présent, le soleil était pratiquement couché et ses rayons obliques disparaissaient derrière les ormes plantés tout le long de notre route. Nous rencontrâmes un groupe de réfugiés. Il était composé d'hommes, de femmes et d'enfants qui se déplaçaient tous à pied et portaient de petits paquets. Ils se traînaient silencieusement, formant une procession désordonnée. Aucun ne pleurait, aucun ne donnait l'impression d'avoir pleuré. Au cours de ces dix derniers jours, ma route avait croisé celle de milliers de réfugiés et je n'en avais entendu aucun pleurer, se plaindre, ni protester.

Ceux-ci ne dérogeaient pas à la règle. Les traits durs de leur visage de paysan n'exprimaient rien d'autre que de la stupeur. Ils remontaient la route dans le soleil couchant tandis que nous la descendions et, presque d'un coup, le bruit sourd de leurs pas disparut derrière nous. Sans toutefois en être certain, nous devinions que ces personnes étaient les habitants de Montignies-St-Christophe qui regagnaient leur maison bombardée.

Une heure plus tard, nous traversions les lignes arrières allemandes et entrions dans la ville de Beaumont. L'Etat-major d'un corps d'armée allemand y avait établi ses quartiers pour la nuit, tandis que le gros des troupes, après d'âpres combats, avaient déjà avancé bien au-delà de la frontière. La France était envahie.

Le 8 août 1915, la Presse raconte….

" LA REGION „
Supplément du 8 Août 1915.

Episode de la Guerre de 1914

LA BATAILLE DE
MONTIGNIES-SAINT-CHRISTOPHE

Le samedi 22 août, des forces françaises évaluées à plus de 5000 hommes arrivent, vers le soir, et campèrent dans le village où elles passèrent la nuit. Dès le dimanche matin, elles prirent la direction du Nord, se portant vraisemblablement à la rencontre des contingents allemands que l'on signalait du côté de Charleroi-Thuin.
Le dimanche soir, ils sont remplacés par des effectifs des 57e, 106e, 306e régiments au nombre de 2000 hommes environ qui prennent position sur les hauteurs qui dominent le village. Une partie, cependant, se met en devoir de mettre en état de défense la maison de M. Deprez qui est bientôt transformée en une véritable forteresse.
On ménage des créneaux dans les murs de clôture ainsi que dans les pignons des bâtiments et dépendances de la ferme. Les fenêtres de l'étage dans la direction de l'ennemi constituent un excellent observatoire pour les officiers.
A ce moment, l'artillerie se poste sur les crêtes, à la lisière des bois, une batterie au bois de Féfu, une autre au bois de Wihéries, une troisième au bois de Bumetiaux. De ces endroits, on domine toute la plaine de Sars-la –Buissière d'où les Allemands commencent le bombardement le 24, à partir de 5 heures du matin.
Leur tir est d'abord dirigé sur l'Abbaye de Dansonspenne qui ne forme bientôt plus qu'un amas de ruines.
Alors s'engage un infernal duel d'artillerie. Les Français par la justesse de leur feu tiennent en respect pendant toute la journée les forces ennemies qui reviennent inlassablement à la charge.
Au cours de la matinée, vers 9 heures, une action d'infanterie a lieu au terril des Buchères (La Buissière). De part et d'autre tombe un grand nombre de vaillants héros. (*Comme la presse de l'époque est censurée, l'auteur de l'article cite les morts des deux camps comme des héros).*
De leur côté, les occupants de la ferme Deprez, bien dissimulés aux yeux de l'ennemi entretiennent une vive fusillade. Les Allemands ne sachant d'où vient ce feu meurtrier, envoient un « Taube » qui survole pendant quelque temps le village et les confins du bois. Il a tôt fait de repérer l'emplacement des batteries et la cachette des tirailleurs français.
Aussitôt une grêle d'obus tombe devant la maison Deprez, tuant ou blessant les quelques fantassins qui étaient dissimulés le long du mur donnant sur la Grand'place ou qui s'abritaient sous les sapins de la drêve du château. Le bâtiment fortifié est bientôt atteint lui-même par des grenades incendiaires et vers 3 heures de l'après-midi le corps de logis et quelques hangars y attenant ne forment plus qu'un immense brasier.
Quelques jours après on découvrit dans une dépendance le cadavre carbonisé d'un soldat français.
En même temps les autres habitations de la commune ont beaucoup souffert du bombardement. Le couvent, les maisons Baudson, Sturbois, Moulart, Meurisse, Hachez, Delooze, etc …, sont complètement détruites.

Le feu de l'artillerie Allemande est en même temps dirigé sur les bois où se cachent des réserves d'infanterie françaises. Au bois des Marlières, une trentaine d'hommes préparaient leur repos, quand un obus tombe au milieu d'eux. Ils sont littéralement déchiquetés, au point que l'on ne peut, quand on retrouve les cadavres mutilés et les membres épars, déterminer exactement le nombre de victimes.



A droite, le début du bois des Marlières situé sur les hauteurs de Montignies et à gauche, le hameau du Trieu à Péquet



Le bois des Marliéres vu du bas et l'emplacement où ils furent enterrés

23 Août 1914

Départ : 3 heures du matin de (Solre-le-Château). Marche en colonne de Brigade, le 306e est avant-garde de la Brigade de droite avec la Compagnie du Génie.

Itinéraire : Hestrud, Cousolre, Boussignies, Montignies (5e Bon et Cie-HR)
Sartiau (6e Bat.on)

Le Régiment a pour mission d'organiser la position Montignies-Sartiau et de faire tenir par des détachements légers les ponts sur la Sambre, de la Buissière à la Fontaine Valmont.

A 18 heures le régiment reçoit l'ordre d'occuper la position Château de Montignies, ferme Dansonspenne.

Le 5e Bataillon est chargé de tenir avec une Compie le Château de Montignies et avec Deux compagnies et une section de mitrailleuses, le Bois long à 1500 mètres au nord de Montignies ; une compagnie est laissée en réserve à la cote 170.

Le 6e Bataillon a pour mission d'occuper avec deux compagnies et une section de mitrailleuse, la ferme Dansonspenne et de laisser les deux autres compagnies en réserve au bois Malaise.

La position est organisée ; les travaux sont terminés dans la soirée.

Le Régiment passe la nuit sur ses positions. Les détachements légers gardent toujours les ponts de la Sambre.

Limoges. — Imprimerie et librairie militaires Henri Charles-Lavauzelle. — T. 865.

Extrait des Journaux des Marches et Opérations du 306e Régiment d'Infanterie où on observe précisément l'emplacement des différents bataillons composant le Régiment

Le duel d'artillerie dura jusqu'à 7 heures et demie du soir. Les Français, suivant la tactique adoptée sur tout le front, évacuèrent alors les positions et se retirèrent en bon ordre vers le Sud par Bersillies-l'Abbaye et Cousolre.
Ils laissaient sur le terrain 63 ou 66 hommes tués. Ils reposent pour la plupart au cimetière de la commune. Certains furent enterrés en pleine campagne dans les excavations causées par les obus allemands.
Dix-neuf blessés, qui n'avaient pu rejoindre leur corps, étaient restés dans le village. Inutile de dire que les habitants avaient pris la fuite, sauf quelques rares personnes qui s'étaient cachées dans les sous-sols des maisons. Une vieille femme de plus de 80 ans, la Vve Pirlet, accueillit chez elle les blessés épuisés par leurs souffrances et les fatigues d'une rude journée de bataille. La brave paysanne, bien que souffrant d'une sciatique et pouvant à peine se déplacer, soigna avec un dévouement admirable les malheureux qui lui avaient demandé asile, se traînant d'une couche à l'autre pour leur porter les boissons et les aliments qu'elle préparait avec les maigres ressources dont elle disposait encore.
Ce n'est que le mercredi qu'une voiture ambulance vint rechercher les soldats qui restaient, car au cours de ces deux journées, 4 étaient morts.
Jusqu'au jeudi tout fut tranquille, c'est alors que se présentèrent d'imposantes forces allemandes qui amenaient avec elles un canon autrichien. Le lourd engin de guerre devait franchir la Hantes sur le vieux pont romain. Celui-ci bien que fort abimé et en cours de réparations, résista. Le mortier fut alors hissé à grand renfort d'hommes par la pente raide de l'Antique Chaussée romaine et mis en position, la gueule tournée vers Maubeuge, sur le plateau qui domine Montignies.



L'ancienne chaussée romaine quitte le pont romain et se dirige vers la ferme d'Hurtebise

Remerciements à Micheline Mathieu pour le don de cet article